

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



VOL. V.—No. 30.

MONTREAL, JEUDI 23 JUILLET 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.  
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

### M. DOUTRE A LONDRES

On sait que M. Joseph Doutre est allé à Londres pour plaider devant le Conseil Privé la fameuse cause Guibord; mais il ne s'est pas contenté de plaider devant le tribunal compétent, il a voulu aussi faire de la propagande, et il a prononcé un long discours devant le *National Club*.

Ce discours est reproduit avec complaisance par le *Globe* et le *Witness*: cela le qualifie tout d'abord.

M. Doutre a dit, entre autres choses :

J'espère bientôt voir le clergé catholique du Canada occuper la même position que celui des autres pays, c'est-à-dire qu'il sera autorisé à exercer sa religion, mais qu'il ne pourra s'occuper des affaires de l'Etat. Depuis l'année 1854 trois nouveaux dogmes ont été introduits dans cette Eglise. D'abord l'Immaculée Conception, le Syllabus, puis enfin, l'Infaillibilité du Pape.

Il fait ensuite une énumération assez fantaisiste des grandes choses accomplies par l'Institut Canadien en politique, et il ajoute :

L'Institut se mit ensuite à l'œuvre pour faire adopter deux bills, l'un relatif à la question de l'éducation, et l'autre concernant la dime. L'Institut se divisa sur ces deux questions. Tous les prêtres se prononcèrent contre ces mesures, leurs idées sur l'éducation étant qu'il n'y en eût aucune. On voulait donner une teinte d'éducation, et le peuple, qui payait des sommes considérables pour l'éducation, n'en obtenait pas pour le montant qu'il donnait.

Parlant du rôle social du clergé, il dit :

Si un protestant épouse une femme catholique, les prêtres font tourner cette dernière contre son mari et par tous les moyens qui sont en leur pouvoir ils portent cet homme à partager leur manière de voir.

Ce malheureux discours fournirait la matière de longs commentaires; nous pourrions relever cette singulière affirmation au sujet des nouveaux dogmes, et renvoyer l'orateur à son Petit Catéchisme; nous pourrions remarquer que ce projet de loi sur l'éducation n'a jamais fait, dans l'esprit du public canadien, honneur à M. Papin et à M. Dorion, et que les prêtres, bien loin de jeter le trouble dans les familles, sont leurs plus sages conseillers, leurs plus dignes soutiens dans les jours de malheur. Mais il est inutile d'insister, il suffit de citer les paroles de M. Doutre pour en faire justice dans notre pays, où chacun sait à quoi s'en tenir.

Il n'en est pas de même pour l'étranger, et nous le regrettons d'autant plus que nous savons que les protestations parties du Canada n'arriveront pas jusqu'au public anglais auquel M. Doutre a pu s'adresser. C'est aussi cette raison même qui aurait dû détourner M. Doutre d'une démarche si extraordinaire, car il nous semble qu'il est naturel à tout bon patriote d'éviter, lorsqu'il voyage à l'étranger, de dire du mal de son pays.

M. Doutre a une qualité qui, en dépit de ses idées, lui gagne une sorte de sympathie: il est franc et carré d'allures. En ce temps d'hypocrisie organisée, on est content de trouver un homme qui nous dit clairement ce qu'il pense et ce qu'il veut; on le condamne, mais on a au moins la satisfaction de le connaître. Cependant lorsque nous voyons M. Doutre installé à Londres et parlant devant une assemblée de protestants, nous nous disons que, là, il n'est plus question pour lui d'être franc et courageux; il est tenu de se souvenir, là, avant tout qu'il est Canadien et a été baptisé par un prêtre catholique romain. Qu'il dise lorsqu'il est au Canada que le Canada est un triste pays, nous essayerons de lui prouver le con-

traire, sans lui contester le droit de penser ainsi; mais lorsqu'il est en présence d'étrangers, nous pouvons exiger qu'il soit plus délicat, et son cœur devrait lui conseiller alors, non pas de déprécier sa patrie, mais plutôt de la vanter. Qu'il nous dise, à nous, que le clergé canadien a mille défauts, nous lui répondrons qu'il se trompe, tout en lui laissant sa liberté de penser; mais, lorsqu'il est en présence de protestants, qu'il tienne à l'honneur de défendre ce clergé national si respecté et si respectable, qu'il le défende comme il défendrait le corps des avocats, c'est-à-dire comme une institution dont le Canada est fier, dont peut s'enorgueillir notre nationalité.

A M. Doutre qui a donné de si nobles exemples de dévouement aux siens, nous avons le droit de dire: Querellez vous dans la famille, si vous le voulez, mais défendez vos frères une fois sorti de la maison paternelle.

OSCAR DUNN.

### LE DISCOURS DE M. CHAUVEAU

Le *Montreal Gazette* a traduit en entier le discours prononcé par l'hon. M. Chauveau devant la Convention du 24 juin, et publié dans l'un de nos derniers numéros. Notre confrère, en s'imposant ce long travail de traduction, prouvait tout le cas qu'il fait du talent de M. Chauveau et de l'importance de son dernier discours; mais il est allé plus loin. Dans un magnifique article, il apprécie avec une rare impartialité l'œuvre de M. Chauveau comme ministre de l'Instruction Publique, et consacre à la nationalité canadienne-française quelques paroles sympathiques dont nous lui garderons reconnaissance.

« Par la puissance du style, dit la *Gazette*, par le tact avec lequel il touche les cordes les plus sensibles du cœur de ses auditeurs, par la manière habile dont il expose toutes les faces d'une question, M. Chauveau a peu d'égaux. Mais il est chez lui surtout lorsque le sujet de son discours touche à quelque point de l'histoire du pays qu'il aime, et lorsque ses auditeurs sont ses compatriotes. Alors le torrent de son éloquence dompte facilement toute opposition, balayant dans sa puissante course tous les obstacles; il s'empare des âmes par l'élan indomptable de son enthousiasme patriotique. Ceux qui ont entendu M. Chauveau dans des occasions telles que celle de son discours sur la tombe de Garneau, l'historien, ou celle que nous rappelons en ce moment, pourront rendre témoignage que nos éloges ne sont entachés d'aucune exagération. »

Rappelant ensuite les luttes soutenues dans le passé par les Canadiens-Français, la *Gazette* ajoute :

« Que la population canadienne-française, à travers toutes ces luttes, ait conservé sa langue et sa foi, c'est une preuve de la vitalité durable de la race, ainsi que de l'habileté, de la hardiesse et de l'esprit éclairé de ceux qui l'ont menée au combat. Une nation qui garde sa langue et sa littérature n'est jamais subjuguée, et le Bas-Canada-Français occupe justement, depuis 1759, la même position que l'Angleterre Saxonne après la conquête Normande en 1066. L'un et l'autre ont conservé intact et vivace ce qui est la vie réelle d'une nation. »

« Le protestant le plus bigot, qui a lu l'histoire du Canada, ne peut s'empêcher de donner, avec M. Chauveau, crédit (*giving credit*) à ces maisons d'éducation aux-

quelles les premiers colons doivent tant et auxquelles les descendants de ceux-ci sont redevables de la meilleure part de ce qui constitue leur caractère national; et nous sommes heureux de concourir dans l'opinion que nos compatriotes Canadiens-Français n'ont jamais été plongés dans cette ignorance que des touristes officiels et intéressés ont pris plaisir à dénoncer. . . De fait, il y a toutes raisons de croire que l'état du Canada, sous le rapport de l'instruction, avant 1841, était plutôt supérieur qu'inférieur à celui des premiers pays de l'Europe. »

Il est juste de constater que l'écrivain qui parle ainsi des Canadiens-Français, est M. Thomas White, jr., rédacteur en chef de la *Gazette*. Habitué que nous sommes à nous voir traiter trop souvent de la manière la plus injuste même par la presse anglaise de notre Province, nous recueillons avec empressement le témoignage impartial d'un journaliste honnête et occupant un des premiers rangs parmi les écrivains anglais du Canada.

Notre confrère termine son article en faisant de nouveau l'éloge de M. Chauveau et en exprimant l'espoir que ce dernier sera replacé à la tête du ministère de l'Instruction Publique. En effet, nous croyons que cette nomination serait approuvée par tous les partis.

O. D.

### SAUVONS NOS MURAILLES

— « Ce cher vieux Québec, comme ils vous l'ont gâté! me disait hier M. Francis Parkman qui, tout étranger qu'il nous soit, a si bien écrit sur le Canada. C'est à peine si je l'ai pu reconnaître, tant la disparition de vos antiques portes de guerre lui ôte de son cachet d'originalité! »

— Eh! que sera-ce donc, repartis-je, quand la pioche des utilitaires aura tout à fait démoli nos remparts!

— En vérité, ils auront fait là de belle besogne! Il est vrai qu'il leur restera encore la satisfaction de grimper sur le Cap-aux-Diamants et de culbuter la citadelle dans le fleuve. Avec cette manie de destruction qui les distingue ce ne leur sera pas d'un mince agrément! Mais dites-moi donc, est-ce que ces gens-là ne se rendent pas compte du tort qu'ils font à votre ville, même au point de vue pécuniaire? Car enfin ce nombre incalculable d'étrangers qui se rendent ici chaque été de tous les points des États-Unis, et laissent chez vous des sommes considérables, qui les attire à Québec, si ce n'est le caractère pittoresque d'une vieille place fortifiée, la seule à peu près complète qui reste encore dans l'Amérique Anglaise? Que vos utilitaires ne s'y trompent point! D'abord ils ne feront jamais de Québec une belle ville, comme on l'entend généralement aujourd'hui. La nature d'un terrain tourmenté ne s'y prête en aucune sorte. Cependant réussirait-on à le niveler tant bien que mal, y élèverait-on cent blocs plus ou moins informes de pierre ou de brique, à cinq ou dix étages, que l'on ne viendrait plus guère de bien loin pour contempler des monuments du genre de notre bureau de poste ou de la nouvelle porte Saint-Jean! Non, ce qui attire le touriste, c'est le prestige de votre vieux Québec, à son aspect antique et militaire, ses bastions noircis par la poudre et le temps, ses lourds canons de fonte, ses murailles moussues et crénelées qui serpentent sur le flanc musculeux de votre fier promon-

toire, et dont l'aspect étrange éveille dans l'esprit du voyageur les glorieuses souvenirs d'un autre âge et des grandes luttes de vos aïeux."

Encore tout ému par ces considérations si patriotiques qu'on les croirait émanées du cœur d'un enfant du sol, et non pas échappées de la bouche d'un étranger,—il est vrai que pour cet étranger qui a su parler de nous en termes si nobles et si chaleureux, le Canada est une patrie d'adoption,—j'ai voulu jeter un dernier cri d'appel à ceux de mes concitoyens qui sont fiers comme moi des souvenirs de notre passé et jaloux aussi de leur conservation. Quatre volumes consacrés à faire revivre les gloires de notre chère capitale; des années employées à chasser dans nos rues tortueuses pour en débarrasser la moindre légende,—cette inestimable proie des chroniqueurs,—me donnent le droit d'élever hautement la voix.

Aussi donc, m'écrierai-je avec ceux qui pensent, avec ceux qui sentent, avec ceux qui savent se souvenir :—Grâce pour ce qui nous reste de nos pauvres murailles. S'il vous faut absolument détruire encore, jetez à bas cette vilaine porte dont les fraîches pierres de taille ne témoignent que trop qu'elles n'ont pas reçu le baptême du feu ! Celle-ci ne dit rien à notre âme : nous ne la connaissons pas et l'abandonnons volontiers à votre rage de destruction.

Mais ces pans de murs séculaires, ces courtines, ces bastions croulant sous le poids de la gloire de cinq sièges, oh ! loin de porter sur eux des mains profanatrices, arrêtons au contraire leur chute irréparable ! Ce n'est pas ici le pic du démolisseur, c'est la truelle protectrice, c'est le ciment réparateur que la vénération de tout un peuple doit employer pour la conservation du monument le plus honorable et le plus visible de son histoire.

Et vous, frères, travailleurs de la pensée, laborieux pionniers de la terre encore à demi-sauvage des lettres canadiennes, vous tous qui aimez à évoquer aux yeux du peuple les grandes leçons de l'héroïsme de son passé afin de lui mieux enseigner les devoirs de l'avenir, que de tous les points de la contrée l'écho de votre voix réponde à la mienne, et que nos clameurs grossissantes se changent en éclats de tonnerre si la prière ne peut arrêter le bras des sacrilèges !

JOSEPH MARMETTE.

Québec, 7 juillet 1874.

### REVE BIZARRE

Le soleil avait disparu derrière un long rideau de nuages montant lentement à l'horizon. La chaleur du jour avait été excessive. Un calme profond régnait dans la nature, et cependant quelque chose faisait pressentir que ce calme ne tarderait pas à être troublé. Pas un souffle de vent n'agitait le feuillage des arbres; les petits oiseaux effleuraient la terre du bout de leurs ailes, et les chevaux regagnaient leurs étables en faisant entendre de sourds et plaintifs hennissements.

Cependant le jour baissait rapidement, et les nuages continuaient à s'étendre sur notre faubourg, comme un voile de mauvais augure.

J'étais assis, pour ne pas dire couché, dans un grand fauteuil couvert en serge noire, lequel, ressemblait ni plus ni moins à un sépulchre. Un grand feu pétillait dans l'âtre et ses mille parcelles lumineuses venaient s'éteindre à mes pieds.

J'étais plongé, comme vous allez le voir, dans une lecture très-intéressante, et qui ne fait point honneur à l'auteur; puis, qu'à peine en avais-je feuilleté sept ou huit pages que je sentis mes paupières s'appesantir, et bientôt un profond sommeil s'empara de mon être. Je fis alors un rêve, et ce rêve, cher lecteur, le voici :

Il me sembla que j'étais transporté dans une immense et lointaine campagne.

Une voix retentissante ordonna à tous les hommes d'y venir déposer le fardeau de leurs peines, après quoi on procéderait à une nouvelle distribution. Cette annonce piquant ma curiosité, (seul héritage que nous léguât de si bon cœur, Eve, notre première mère) je m'approchai du centre de la campagne désignée à cet effet, et je vis, dans une confusion indescriptible, l'énorme cohue du genre humain se pressant, se précipitant de tous les bouts de l'univers, et chaque être vivant jetant tour à tour son fardeau dans un endroit, qui devint en un clin d'œil un mont prodigieux, dont la cime dépassait de beaucoup la région des nuages. Près de cette pyramide d'un ordre tout nouveau, se tenait une femme, qui déployait la plus grande activité dans cette étrange opération. Elle avait à la main un magnifique microscope, et portait une robe dont les couleurs séduisantes variaient au gré des rayons du soleil. Quelque chose de sauvage et de distrait se voyait dans ses regards. C'était elle qui conduisait tous les venants, leur tendait gracieusement la main, les aidant à décharger leurs fardeaux. Mon cœur se fendit, rien qu'à entendre ces pauvres humains gémir et soupirer sous le poids, et à voir cet inconcevable amas de nos peines.

Toutefois, je dois le dire, ce spectacle si triste en lui-même était souvent égayé d'incidents fort divertissants.

Je vis un homme, par exemple, qui tirait de dessous son manteau brodé en or et en argent, un paquet soigneusement cacheté; et, quand ce paquet fut dans le tas, je découvris que c'était la pauvreté. Plus loin, c'était une foule d'amoureux s'avancant écriés sous un poids de flammes d'amour, de billets doux, de soupirs méprisés, etc. Plus loin encore, une troupe de vieilles filles jetaient leurs rides, et beaucoup de jeunes dames, leur peau cuivrée ou bourgeonnée comme un printemps. On voyait tomber comme la grêle les lèvres épaissies, les nez vinueux, les dents jaunes ou cariées. Ce qui me surprit, c'est que le mont n'était composé que de difformités physiques.

Un gros gaillard, qui m'avait paru plus chargé que les autres, attirait particulièrement mon attention, et presque ma pitié.

Il lança enfin son paquet dans ce musée de nouvelle es-

pèce. C'était une bosse énorme qu'il avait apporté, comme les chameaux, en venant au monde.

Aucune espèce de maladies ne manqua au rendez-vous. Je fus extrêmement surpris, je le répète, de ne voir dans le morceau que des défauts ou des maladies du corps, et pas un vice du cœur ou de l'esprit, pas un crime, pas même un préjugé !

Pourtant, l'occasion était belle. Un scélérat, un fripon fieffé s'acheminait lentement, respirant à peine sous sa charge, et soufflant comme un phoque; je croyais, et vous auriez cru comme moi, chers lecteurs, qu'il allait bien vite se débarrasser de ses crimes : pas du tout, il ne lança qu'un regard de défi à l'assemblée, et passa.

Ce fut pour moi un indicible plaisir de voir l'humanité débarrassée de ses peines, et parvenue au comble de ses vœux. Quand cette besogne fut achevée, la femme qui y avait déployé tant de zèle, me voyant spectateur oisif, s'approcha de moi, et me mit son microscope devant les yeux.

Je n'y eus pas plutôt découvert ma figure, que je restai comme pétrifié d'étonnement et de honte de la voir si effrayante et si petite. Cela me mit d'une humeur telle, que je la pris, furieux, et la lançai de toutes mes forces dans le monceau; comme on ferait d'un masque.

Il arriva tout juste que mon voisin venait aussi de se défaire de son visage, le trouvant trop haut pour sa personne.

Effectivement, cette partie de son individu était d'une longueur démesurée, et je ne crois pas exagérer, en disant que son nez avait à lui seul la taille d'une asperge.

Chacun ayant de la sorte rejeté ce qui lui déplaisait en lui, l'assemblée éprouva un sentiment général de satisfaction.

Après une courte pause, la voix se fit de nouveau entendre, et annonça que chacun avait la liberté de prendre au hasard une autre affliction au lieu de la première, et de s'en retourner chez soi.

Sur ce l'imagination de tout le monde se mit de plus belle en mouvement pour choisir un autre paquet; mais alors le désordre et la confusion devinrent épouvantables.

Je ne pus voir qu'à grande peine quelques-uns des échanges qui eurent lieu, et en rends scrupuleusement compte au lecteur.

D'abord, un vénérable vieillard, qui avait jeté sa colique et, qui n'avait pas d'héritiers pour son immense fortune, lui préféra un fils débauché, dont un père irrité venait de se débarrasser.

Mais l'effronté jeune escogriffe était à peine entre les mains de son père adoptif, qu'il se mit à le tirer par la barbe, à le secouer, à lui faire souffrir mille insultes; de telle sorte que le bonhomme venant à rencontrer le véritable père, qui se tortait à l'écart, tourmenté d'horribles douleurs dans les entrailles, lui proposa, sans hésiter, de rendre sa colique et de reprendre son fils.

Le père de ce dernier y consentit sans se faire prier. Beaucoup reprit la pauvreté pour la douleur, la mélancolie pour le souci.

Devant moi, défilait tête basse et silencieux, un essaim de petits Bonaparte de salons, aux pommettes fardées, qui avaient reçu au lieu d'une magnifique chevelure noire, bouclée à la Henri-Rochefort, une perruque dont les fils argentés trahissaient leur jeune et droite stature.

Les femmes, surtout, faisaient un tapage à effrayer les Werther; c'était à qui prendrait le plus vite un paquet convenable.

Une vieille dame, naguère enrubanée, pommadée, brossée, et tout fraîchement astiquée, reçut un ulcère en partage; et fut obligée de porter sur sa tête comme un diadème, l'antique bonnet de coton bleu.

Une autre d'âge moyen, reprit des épaules voutées, au lieu d'une taille trop épaisse; une troisième changea un énorme nez camard, seul ornement que son visage possédât, contre une mauvaise réputation; une vieille demoiselle, chantant naguère ses amours, et qui n'avait rien trouvé de désagréable dans sa personne qu'une cicatrice sur l'œil droit, qui lui donnait la forme de trois yeux, reçut en échange une figure de charbonnier tatouée de la petite vérole.

Je puis affirmer qu'il n'y avait rien de plus excentrique.

Je ne dois pas non plus m'oublier moi-même.

Mon voisin, au long visage, n'eût pas plutôt essayé ma petite figure, que j'éclatai de rire, à faire croire que ma bouche faisait le tour de mon visage; tant cela lui donnait un air ridicule. Le pauvre homme en fut tout honteux.

Au fond je n'avais pas si grande raison de triompher, car, essayant de porter la main à mon front, je manquai mon coup, et n'arrivai qu'à ma lèvre supérieure. De plus, mon nez était tellement saillant que je ne pouvais porter la main à aucune partie de mon visage sans l'atteindre et l'écorcher misérablement.

Nous nous consolâmes, cependant, de notre mésaventure en voyant que nous n'étions pas encore les plus malheureux.

Bref, chaque lot étant distribué entre tous les membres de l'espèce humaine, ce fut un spectacle encore plus piteux que le premier de voir ces infortunés abimés sous leur charge, et déplorant amèrement leur folie.

Ce n'était, tout le long de la campagne, qu'un duo de murmures, de plaintes et de lamentations.

Enfin, je ne pourrais dire quels transports de joie éclatèrent de toutes parts, quand tout à coup la voix se fit entendre de nouveau, pour permettre à chacun de reprendre son ancien fardeau.

Oh ! certes, je ne me le fis pas répéter deux fois, je m'élançai en avant.

Au même instant, un violent coup de tonnerre ébranla les murs de mon appartement.

Je m'éveillai en sursaut, bondissant sur mon siège en m'écriant : au secours ! au secours !

Je promenai longtemps mes regards étonnés autour de ma chambre comme pour chercher l'objet de ma surprise, mais je ne vis rien !

Le vent soufflait toujours avec une violence extrême.

La pluie tombait par torrents, et les arbres sous la bourrasque de l'ouragan faisaient entendre de sourds gémissements. Mes idées confuses se rassemblèrent peu à peu.

Je fus retiré de ce cauchemar singulier, par les accents d'une voix de femme, pure et vibrante, douce mélodie qui me sembla venir du ciel, et qui chantait au milieu de la tempête, ces vers du poète :

« Soupirs, brises, murmures,  
« Vibrant sous les ramures,  
« A la chute du jour !  
« Rien ne vaut l'harmonie,  
« La douceur infinie,  
« D'un petit mot d'amour !

Quelle était cette fête mystérieuse mêlant ainsi sa voix, au sourd murmure de la tempête ?

Qui avait produit cette délicieuse musique dont les dernières notes vibraient encore à mon oreille ?

Quelle virtuose inconnue, venait ainsi chanter le soir dans notre paisible faubourg ? Un moment, une pensée bizarre, extravagante, impossible, passa dans mon esprit.

Il me sembla, ou plutôt, je crus reconnaître dans l'harmonie de cette voix divine quelques intonations de celle de ma bien-aimée !

Je m'arrêtai quelques instants à cette pensée, je voguai sur cet Océan aux vagues moelleuses, aux vents toujours prospères, au ciel toujours pur, que les prismes de l'espoir déroulent aux folles et vives imaginations de la jeunesse.

Mais, cher lecteur, cette pensée avait à peine effleuré mon esprit, que je partis d'un immense éclat de rire.

L'illusion venait de s'évanouir, ne me laissant que son décevant mirage : semblable aux éclairs qui, en disparaissant, replongent leurs ailes de flammes dans la nuit. . . .

St. Sauveur, Québec.

J. B. C.

### QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

« La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

I

St. Augustin, dans le plus célèbre de ses ouvrages, parle de deux cités bâties par deux amours. « *Fecerunt itaque duas civitates amores duo : lenenam scilicet, amor Dei usque ad contemptum Dei ; celestem vero amor sui usque ad contemptum sui.* »

Il me semble qu'on pourrait donner à l'histoire des lettres humaines le titre que St. Augustin donne à son chef-d'œuvre : *La Cité de Dieu*. Car faire l'histoire de l'Art, c'est comparer ensemble les monuments célèbres du génie de l'homme. Or le vrai point de comparaison entre les œuvres de l'Art comme entre les hommes se trouve en Dieu, centre unique et commun de l'Art et de la Vie. Etudier les lettres, ou toute autre manifestation de l'Art, c'est visiter deux mondes bâtis par deux amours : L'amour de Dieu jusqu'à la transfiguration par l'idéal des choses créées; et l'amour des choses créées jusqu'au mépris de Dieu et au culte de la nature.

C'est une erreur de croire que la poésie soit neutre dans cette grande lutte de la pensée contre les sens qui fait le fond de la vie de tous les hommes. Qui l'emportera de ces deux puissances éternellement ennemies dans une guerre qui ne finira qu'avec les hommes ? C'est la question capitale, ou plutôt l'unique question de tous les temps et de tous les lieux. Aucune des pensées, aucune des paroles, aucun des soupirs de l'homme n'a le droit ou le pouvoir de s'isoler de la lutte. La poésie qui est la fleur du génie de l'homme, son aspiration la plus ardente, son épanchement le plus naturel, son soupir le plus profond et le plus intime, la poésie doit donc porter dans son cœur plus profondément que toutes les œuvres humaines, cet amour bon ou mauvais que tout homme nourrit en lui-même et qui en fait un honnête homme ou un scélérat.

La poésie n'est en effet que le langage du génie. C'est la parole revêtue des splendeurs de l'harmonie. Or la parole est faite à l'image de celui qui la prononce comme l'homme qui est la parole vivante de Dieu dans le monde sensible est fait à l'image de Dieu; comme le Verbe, la parole que Dieu se dit à lui-même dans le monde éternel est l'image parfaite et substantielle du Père. La parole porte l'homme dans l'idée qui l'anime, comme nous portons Dieu dans notre âme. La parole ne se conçoit pas sans l'idée, comme un corps humain ne se conçoit pas sans l'âme qui l'anime. Sans l'âme le corps ne peut avoir que la beauté d'un cadavre : sans l'idée la parole n'est qu'un son inintelligible que le vent disperse. La parole est donc vivante comme l'homme d'une vie personnelle à la fois sensible et au-dessus des sens. Elle porte dans son âme ce que l'homme porte dans la sienne, l'amour de Dieu ou l'amour du mal.

Toute âme est bonne ou mauvaise : toute idée est vraie ou fausse. L'âme ne peut être belle sans la vertu : une idée n'est belle que par la vérité. Une âme est bonne par cela seul qu'elle a la vertu : l'idée sera bonne par cela seulement qu'elle sera vraie.

Il suit de là que le premier mérite d'un ouvrage quelconque sera la vérité; qu'on doit le juger non par les qualités sensibles qui sont inférieures, mais par les idées qui en sont l'âme, comme on apprécie dans un homme les qualités de l'âme plutôt que celles du corps; enfin que l'on ne doit pas étudier la parole indépendamment de la pensée, comme on n'étudie pas un homme vivant dans un cadavre.

Dans l'étude des lettres, la première question qui se présente est celle-ci : La poésie, ou si l'on veut, la création du génie a-t-elle un but et des lois ? Et si elle en a quels sont-ils ?—C'est à quoi nous allons tâcher de répondre.

S'il est vrai que l'homme ait sa fin vers laquelle tendent, tous ses actes et toutes ses pensées; si son âme s'entr'ouvre au rayon du bonheur suprême pour aspirer la vérité et l'amour comme cette fleur qui sur sa tige suit le soleil de l'aurore au crépuscule pour s'abreuver de lumière et de chaleur; le génie qui n'est que l'âme humaine avec ses facultés élevées au sublime, et la poésie, le plus délicieux épanouissement du génie, n'aspirent-ils pas à Dieu ? Il n'en peut être autrement. L'acte n'a pas d'autre fin que la cause qui l'a produit. La création du génie doit donc avoir Dieu pour fin comme le génie lui-même.

C'est la plus grande gloire de notre nature que nous retrouvons Dieu sur les sommets de la pensée comme sur ceux de la vie. Mais c'est notre plus douloureuse imperfection que nous ne puissions le voir ici-bas qu'à travers les voiles mystérieuses de la pensée ou dans les créatures qui ne le montrent qu'en ne le voilant. Nous ne regardons pas en face le soleil couronné des splendeurs du midi : nous contemplons sa lumière dans la beauté de toutes les créatures qui nous environnent ou la nuit dans la lune qui réfléchit ses clartés. Ainsi de Dieu, soleil de la vie et de la pensée. Nous le contemplons dans les créatures sensibles qui sont l'image de sa beauté, en nos âmes qui ont sa ressemblance, ou encore dans les régions abstraites de la pensée, au-dessus de la nature sensible et de nous-mêmes. Nous ne voyons pas l'éclat de sa face; mais comme Moïse sur le Sinai, nous le voyons par derrière, lorsqu'il est passé. Nous le reconnaissons aux trois rayons qui se réfléchissent en nous et sur toutes les créatures : le Vrai, le Beau et le Bon.

Tel est l'idéal que contemple le génie, soit dans les régions pures et sereines de l'incrédulité, soit dans les figures et les ombres que le monde créé lui présente de toutes parts. Car n'allons pas croire que la nature n'a d'autres beautés que celles qui frappent les sens. Les païens l'ont ainsi vue, mais sans la comprendre. Et c'est le secret de leur réprobation qu'ayant vu les œuvres de Dieu et oui leur parole, ils n'ont pas voulu écouter leur témoignage. "Quod notum est Dei manifestum est in illis; Deus enim illis manifestavit invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per eaque facta sunt, intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitus: ita ut sint inexcusabiles." St. Paul, Rom. I. 19 et 20.

La nature est donc la parole de Dieu aux sens de l'homme, et chaque être qui l'anime un symbole qui cache l'idée de Dieu sous une forme sensible. Ce n'est donc que l'expression sensible du vrai, du beau et du bon.

Sans doute chaque être est beau d'une beauté qui lui est propre et sans laquelle il ne pourrait être conçu; mais qu'il l'est bien davantage, si à part le rayonnement de sa propre beauté, il laisse voir à travers un voile symbolique un rayon de la beauté de Dieu. C'est donc la beauté de la nature qu'elle ne soit que le reflet du monde spirituel; c'est la gloire de tous les êtres qu'ils nous entretiennent de Dieu. Ainsi les cieus racontent la gloire de l'Éternel, l'Océan sa majesté, le soleil sa splendeur les montagnes sa sublimité, les abîmes, sa sagesse, le cèdre sa noblesse, l'agneau, sa douceur, le lion, sa force, le pélican, son amour, le tourterelle, sa fidélité et le brin d'herbe sa bonté. C'est ce langage muet de la nature qui en fait toute la poésie: en ôter le symbolisme ce serait en ôter la vie.

L'idéal se trouve dans la nature. C'est là que le génie doit se chercher d'abord. Car l'idéal ne s'entrevoit que dans la contemplation, et la contemplation ne se rend jamais à l'invisible et à l'immatériel qu'en posant son pied sur le monde sensible. D'où je conclus que le symbolisme est un puissant auxiliaire de la contemplation, puisqu'il n'est autre chose que l'expression des relations entre le monde matériel et le monde spirituel.

La théorie est conforme aux faits. Les peuples les plus contemplatifs sont aussi ceux qui comprennent le mieux le symbolisme.

L'Orient est la terre de la contemplation. C'est un fait que personne n'est tenté de nier. Ce que les savants de l'Occident ont mis des siècles à découvrir et à démontrer dans de profonds et obscurs raisonnements, quelquefois les peuples de l'Orient le savaient longtemps avant les premiers vagissements de la science et les premiers bégaiements de la philosophie. L'Occident ignorait encore le nom de l'astronomie, et déjà dans les plaines de la Chaldée, sous le beau ciel de l'Orient, au milieu de la splendeur des nuits d'été, les pères nommaient par leurs noms tous les astres et réglaient sur eux leur mouvement. Pour les peuples de l'Orient, la science ne semble qu'un souvenir: tant la contemplation leur est naturelle et facile.

C'est peu de ce génie sublime: le ciel leur en a donné un autre non moins précieux, le génie du symbolisme. L'Orient est la terre du symbole comme de la spéculation. Là rien dans la création n'est étranger à l'homme ou à Dieu; mais toutes les créatures ont leur langage que tous comprennent sans effort. Là le symbolisme n'est pas la langue d'un petit nombre de savants: c'est la langue naturelle du peuple. C'est là le charme et la richesse de la poésie Orientale, ce qui fait couler dans ses veines une impérissable vie, et lui permet d'exprimer le plus naturellement les pensées et les sentiments de tous les hommes et de tous les siècles. La poésie symbolique est la plus populaire et la plus sublime parce qu'elle exprime le mieux dans un langage accessible à tous toutes les relations de la nature avec l'homme et avec Dieu.

C'est la plus sublime des poésies. C'est celle que l'Esprit-Saint a choisie pour annoncer aux hommes les oracles du ciel. C'est la plus naturelle parce qu'elle est fondée sur cette merveilleuse loi de l'unité qui fait du monde matériel le vêtement du monde spirituel. C'est la plus naturelle parce que l'âme n'est pas faite pour contempler seule ici-bas sans aucun voile, le vrai, le beau et le bon. Elle ne voit ce triple rayon de Dieu qu'à travers le voile des sens. Ne semble-t-il pas qu'au Dieu a dû donner aux objets sensibles quelque chose de cet idéal que l'âme cherche sans cesse et qu'elle rencontrera d'autant plus facilement que les sens le lui auront montré avec plus d'enivrement.

Voilà des idées qui paraissent étranges. Le symbolisme est si inconnu dans nos mœurs et nos littératures modernes, que nous le regardons comme le langage naïf des peuples enfants. C'est cependant à ce langage qu'il nous faut retourner si nous voulons produire de véritables chefs-d'œuvre, des œuvres vivantes qui ne fassent que s'épanouir davantage au soleil des siècles.

Tous les siècles n'ont pas les mêmes passions dominantes, et les intérêts des hommes varient avec les temps; mais ces relations de l'homme avec la nature et avec Dieu ne changent pas. C'est ainsi que s'explique la fortune prodigieuse en leur temps d'un grand nombre d'ouvrages qui ne troublent pas le recueillement de la postérité. Certes, les œuvres de Corneille et de Racine ne sont pas des œuvres médiocres, mais des conceptions élevées, fruits d'une observation profonde et d'un génie souvent sublime. Cependant qui pourrait soutenir que la plupart de ces beaux ouvrages passionnent autant les esprits d'aujourd'hui que ceux de leur temps ou même ceux du siècle dernier? Au contraire, la vieille œuvre de Dante évoquée devant la postérité est saluée d'applaudissements plus enthousiastes qu'on n'en donna jamais aux deux grands poètes plus jeunes de trois siècles que le poète théologien de Florence. La *Gerusalemme* elle-même et l'*Orlando furioso* sont loin d'avoir conquis l'admiration de la postérité et de leur nation elle-même une place à côté de la *Divina Comédia*. Pourtant la langue du Tasse et de l'Arioste est moins vieille que celle de Dante. Quel est donc le principe de cette vie étonnante que le temps loin de flétrir semble faire épanouir davantage en lui donnant la majesté d'une vieillesse jeune encore et radieuse sous ses cheveux blancs? Quelle est la cause de cette supériorité incontestable de la *Divine Comédie* sur toutes les œuvres de la littérature moderne? C'est qu'elle exprime dans cette langue symbolique qui est de tous les âges les relations invariables de l'homme avec le monde naturel et le monde surnaturel; c'est qu'elle exprime des vérités invariables dans un langage qui ne vieillit pas plus que la nature, tandis que les autres poètes se sont bornés à chanter des passions susceptibles de plus ou de moins dans une langue que le temps effeuille chaque jour.

Le dirai-je? Quel que soit mon respect pour les admirations traditionnelles des critiques, Dante me paraît à ce point de vue plus grand que les princes de la poésie antique, plus grand qu'Homère lui-même. Car le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée n'a voulu peindre que les festins, les combats et les passions, l'homme aux prises avec lui-même et avec ses sen-

blables; jamais il n'a exprimé dans ses peintures le tourment des choses éternelles. Pour lui tout l'homme est ici-bas dans cette vie misérable où la vertu n'est pas à l'abri des persécutions des Dieux; et les plus beaux paysages de la nature ne sont qu'un théâtre où ses héros étaient dans un naïf orgueil toutes leurs qualités corporelles et toute leur adresse. Dante au contraire a placé dans le monde surnaturel l'homme encore vivant de la vie terrestre et il l'a peint tout entier dans le temps et dans l'éternité. Il a montré l'intime union du monde naturel avec le monde surnaturel, ce que la poésie antique a presque toujours oublié. C'est là la sublime originalité de la *Divine Comédie* et le point par où Dante surpasse toute poésie profane. Car nous croyons avec Ozanam que "la *Divine Comédie* surpasse l'*Iliade* de toute la hauteur du christianisme "sur le paganisme."

Mais aussi le poète de Florence avait échauffé son génie aux feux de la poésie Orientale. C'est la Bible qui lui a prêté ses plus nobles inspirations. Non seulement donc c'est l'Orient qui a produit les plus belles fleurs de la poésie symbolique, mais il a inspiré la seule grande poésie symbolique qui ait germé sur le sol de l'Occident.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

## GRANDE CONFLAGRATION A CHICAGO

Chicago, 14 juillet, 7 hs p. m.

Un autre incendie ravage le cœur de la ville. Le feu a éclaté dans la 12e rue vers 4.30 heures. Les flammes ont presque tout balayé jusqu'au coin de la 3e avenue. En cet endroit les pompiers ont commencé à faire sauter les maisons, mais c'étaient de petites bâtisses de bois. Le vent souffla du sud et du sud-ouest. L'incendie approche en ce moment de la rue Harrison.

Le côté ouest de l'Avenue Wabash est un brasier. Les flammes sont arrivées juste en arrière de la 1ère église Baptiste, et si cet édifice croule, le feu aura beau jeu au nord et à l'est; si l'église saute, comme elle se trouve sur le bord du Lac, le feu n'aura plus rien à dévorer, pourvu que le vent ne change pas de direction.

Une fumée épaisse couvre la partie de la ville où l'on présume que le feu se dirigera; il y a une pluie de cendres et de flammèches qui tombe à une grande distance. Les gens essayent de préserver leurs maisons, mais leurs efforts sont parfaitement inutiles. Il n'y a que le Michigan qui puisse arrêter ce torrent dévastateur.

La chaleur est suffoquante, et il n'y a pas à douter qu'en dehors des pertes matérielles nous aurons à déplorer des pertes de vie; il est impossible que quelqu'un ne périsse pas dans la conflagration.

Le feu a détruit jusqu'ici des maisons sur environ un demi mille de longueur et l'espace de quatre blocs de largeur, et malgré les maisons que l'on fait sauter, il y a bien peu d'espoir de voir le feu s'arrêter en deça des rives du Lac Michigan.

9 hs. p. m.

Le feu a éclaté à l'encoignure de la 12e rue et de la rue Harrison et il a en ce moment rasé les maisons jusqu'à l'encoignure des rues Harrison et Lake. Le bureau de poste a été détruit. Les magnifiques maisons de Gardener et Make sont en danger. Les pompiers ne peuvent contrôler l'élément; l'agitation est intense.

10 hs. p. m.

Comme on le prévoyait, le feu s'est attaqué à la première église Baptiste, avenue Wabash, et ce magnifique édifice, l'un des beaux ornements de la ville, n'est plus ce soir qu'un monceau de ruines.

A huit heures le vent tomba, ce qui aida énormément les pompiers à contrôler les flammes au coin où se trouvait le bureau de poste avenue Wabash et rue Harrison, juste l'endroit où s'est arrêté le dernier grand incendie.

Les pompiers ont fait des efforts surhumains pour empêcher le feu de se propager dans le district qui s'est depuis deux ans relevé de ses cendres; ils y avait mis plusieurs engins qui fonctionnaient admirablement. Au nombre des édifices détruits sur le côté est de l'avenue Wabash se trouve une église ci-devant occupée par la Congrégation du collège de Robb Lond.

Le feu a commencé à 4.30 heures, 123 rue, dans une petite maison près de la 4e avenue et de la rue Polk. Le vent était alors sud et soufflait très-fort; mais tout à coup le vent modifia sa course et chassa ses flammes vers le centre de la ville. A 6.30 heures l'élément destructeur avait tout dévoré sur son passage jusqu'aux rues Commerciale et Polk.

10.20 hs. p. m.

Sur tout le côté ouest de l'avenue, entre ces limites, toutes les maisons ont été rasées et en regardant plus loin côté de l'ouest, un autre monceau de ruines rappelait la terrible conflagration de 1870. La destruction des effets mobiliers est pour le moins aussi grande que celle des propriétés, vu que les gens n'ayant pas coutume de se presser fort pour le déménagement de leurs meubles et effets dans des circonstances de ce genre.

Cependant, cette conflagration est un malheur acceptable. En trois heures, Chicago se trouve débarrassé d'une foule de bouges en bois ou de masures, dont il n'aurait pu être délivré d'ici à cinquante ans.

10.30 hs. p. m.

La lutte contre l'élément dévorant se fait maintenant à la rue State et à l'avenue Wabash, entre les rues Dearborn et Harrison. Les flammes semblent se montrer moins opiniâtres, et on espère pouvoir s'en rendre maître. L'hôtel St. James a commencé à prendre feu, mais comme les efforts des pompiers sont concentrés dans cet endroit, on présume que les flammes vont être bientôt arrêtées.

11 hs. p. m.

Le feu est hors du contrôle du département du feu. Des engins arrivent de Bloomington, Milwaukee, Joliet, Elgin, Racine, Dixon et Amber; si le vent n'augmente pas, on peut espérer arrêter le désastre sur le bord du lac. Parmi les édifices notables détruits sont le Gardner House, l'hôtel St. James, l'hôtel Continental et le théâtre Adelphi. Le feu n'est plus qu'à deux blocs de distance de Palmer House et la conservation est grande parmi les pensionnaires. Le toit de l'édifice est protégé par des gens qui y répandent des seaux d'eau.

11.30 hs. p. m.

Les limites du feu au sud, sont en ce moment au No. 475, avenue Wabash, juste au sud du pont, au No. 615 State Street, près de Harmon Corner, et No. 253, 3e avenue. Le feu a débuté dans une boutique où l'on manufacture des laques au coin de la 12e rue et de la rue Clark. Quelques ouvriers étaient occupés à mêler des laques; il s'ensuivit une explosion qui mit le feu à la boutique.

Le feu vient de se déclarer au coin de l'avenue Michigan et de la rue Congress. L'hôtel de l'avenue Michigan est en flammes; il est probable que l'édifice de l'exposition et la galerie des arts sur State Street seront sauvés. Le feu a gagné la rue Jackson et ne se trouve plus qu'à un bloc du Palmer House, sur l'avenue Wabash. Matteson House est en grand danger.

15 juillet, 12.30 hs. a. m.

A 12.10 hs. le vent a tourné à l'ouest; les flammes se dirigeaient du côté du magasin de Van Buren, au nord. Le magasin de Gilbert et Sampson sur l'avenue Wabash est en feu, mais on espère éteindre les flammes. Le Gardner House, que l'on a dit brûlé, est debout; on aurait dû dire le Michigan Avenue House à la place. Le Gardner House est sauvé ainsi qu'une demi-douzaine de grandes maisons au sud de la rue Van Buren. La maison occupée par la Compagnie de marbre, au coin de l'avenue Michigan et de la rue Van Buren, et dont les étages supérieurs étaient occupés par la galerie des arts, est intacte.

New-York, 15.

Des dépêches spéciales de Chicago donnent les autres détails qui suivent sur l'incendie:

Le feu est en ce moment (2 heures du matin) complètement maîtrisé et il semble impossible qu'il cause d'autres dommages. Les récits concernant l'origine de l'incendie diffèrent; quelques-uns prétendent qu'il a éclaté dans un bouge habité par deux juifs polonais qui voulaient toucher leur assurance. D'autres disent qu'il a commencé dans une manufacture de peinture.

On estime les pertes de 1 à 6 millions de piastres.

La résidence d'Horace White, rédacteur de la *Tribune*, a été détruite; les livres et les meubles ont été sauvés. On prétend que plusieurs enfants ont été brûlés à mort.

Le quartier commercial de la ville a été à peine touché par les flammes. La plupart des victimes de l'incendie sont des gens qui ne se font pas assurer. La société de secours et de soulagement heureusement existe encore; elle a en caisse près d'un million de piastres et fonctionne avec vigueur.

Les principaux édifices détruits sont: la 1ère église Baptiste, le bureau de poste temporaire, la 1ère église méthodiste, deux synagogues, l'église catholique Ste. Marie, la manufacture de machines à coudre de Davis, le théâtre Aikens, l'hôtel Woods, l'hôtel Continental et le Michigan Avenue House.

Chicago, 15.

Les limites du feu sont comme suit: Sur la rue Clark, No. 535, qui se trouve vers la 12e rue au sud, et vers la rue Polk au nord. A Dearborn, la limite sud est près de la 12e rue et de la rue Polk au nord. Sur l'avenue Wabash, la Harmon Court forme la limite sud; la limite nord se trouve entre les rues Jackson et Van Buren. Sur la State Street, la ligne s'étend au nord près de la rue Jackson.

La 3e et la 4e avenues sont brûlées. Plusieurs maisons qui ont été détruites dans l'avenue Michigan, n'ont pas beaucoup endommagé cette artère. Il y a une vingtaine de blocs de détruits.

Les pertes ne seront pas moins de \$4,000,000 et pas plus de \$6,000,000, elles sont couvertes par une proportion de deux-cinquièmes d'assurance. Les pertes des synagogues juives sont évaluées à \$50,000; celles de l'hôtel St. James, \$150,000; du bureau de poste, \$50,000; de la 1ère église Baptiste, \$100,000; de l'église du Messie, \$120,000; de l'église Baptiste pour les gens de couleur, \$40,000.

## BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 14.—Aujourd'hui, l'Assemblée a rejeté une proposition qui a été appuyée par M. Magne, ministre des finances. Cette résolution demandait de diminuer la taxe imposée sur le sel. La majorité contre le gouvernement a été de 106. M. Rouher a voulu parler pendant le débat, mais la Gauche l'a interrompu.

Paris, 15.—Quelques-uns des journaux de Paris prétendent que la tentative d'assassinat faite contre Bismark, n'est que le résultat d'un complot monté par la police allemande.

La démission de M. Magne est regardée comme certaine.

Paris, 15.—Le débat sur la motion de M. Magne fut continué aujourd'hui, dans l'Assemblée. Le ministre parlant du vote sur la taxe du sel, accuse les députés républicains de subordonner les intérêts financiers du pays aux vues étroites de leur parti.

Cette accusation fut suivie d'une scène de tumulte et de désordre qui contraignit M. Buffet à suspendre temporairement la prise du vote. La motion Magne fut rejetée par 355 contre 356.

Paris, 15.—Le comité des Trente a fait rapport sur diverses propositions constitutionnelles qui lui avaient été référées.

Le comité rejette le bill de M. Périé pour en substituer un autre qui consiste en six articles. Le 1er maintient le titre de président de la République; le 2e établit la responsabilité ministérielle; le 3e confère le pouvoir législatif à deux chambres; la création d'un Sénat devant être soumise par un nouveau bill; le 4e pourvoit à ce que le président seul soit autorisé à dissoudre la chambre des députés; le 5e prescrit qu'un comité des deux chambres s'occupe des intérêts du gouvernement; le 6e enfin exige qu'aucune modification des lois constitutionnelles ne soient demandées sans l'autorisation du président.

L'Assemblée a renvoyé à lundi prochain la discussion de ce projet de loi.

Paris, 16.—Le gouvernement français a renvoyé du service le capt. Lemarie, ci-devant commandant du vapeur *Europe*, et le capt. Roussan, ci-devant commandant de l'*Amérique*.

Paris, 16.—Comme on s'y attendait, M. Magne a donné sa démission après la défaite de la mesure qu'il a proposée. Il restera en fonctions jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé un successeur.

Le *Times* dit que M. Pages du Pont a donné avis qu'il présenterait un amendement au rapport du comité des Trente concernant la création d'un Sénat; d'après l'amendement en question, les membres devraient être choisis par MacMahon parmi les députés des divers départements; les cardinaux, les maréchaux et les amiraux seraient sénateurs *ex-officio*. Le Président du Sénat deviendrait président *pro-vice* de la Ré-

publique en cas de mort de ce dernier jusqu'à ce que la Chambre pourvoit au remplacement du chef de l'Etat.

Le Président de la République aurait le droit de dissoudre l'Assemblée avec le consentement du Sénat.

Paris, 17.—Il y a des dissensions dans le ministère sur la question de l'administration générale, mais il n'y a pas d'autre changement dans le gouvernement que l'attente de la résignation de M. Magne.

Paris, 17.—M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, a résigné et M. le maréchal de MacMahon a accepté sa résignation.

M. le duc DeCazes menaçait de résigner si M. de Fourtou restait dans le cabinet.

Une autre cause encore de la résignation du ministre de l'intérieur, était ses vues différentes de celles de ses collègues sur la politique à suivre.

Paris, 18.—Il y a eu une nouvelle crise dans le ministère. M. le duc de Broglie a essayé de former un nouveau cabinet en s'appuyant sur l'ancienne majorité, mais on croit qu'il n'a pas réussi.

Le duc DeCazes, dit-on, a été chargé de la tâche. Les membres de la Gauche et les Bonapartistes voteront pour la dissolution de l'Assemblée.

Paris, 18.—La crise continue à Versailles. Le duc de Broglie a échoué dans sa tentative de former un cabinet parce que les légitimistes sont décidément opposés à l'organisation des pouvoirs sous la présidence de MacMahon.

#### ESPAGNE

Madrid, 14.—Les Carlistes ont commencé l'attaque de Cuenca, ville située à 84 milles au sud de Madrid.

Londres, 14.—On mande de Madrid que le général Moriones se replie sur l'Ebre. La maladie fait des ravages dans les rangs des troupes républicaines. On s'attend à ce que les opérations seront suspendues trois semaines.

Les Carlistes remportent toujours des succès.

Madrid, 15.—Le général Moriones dit que Bilbao n'est pas dans un danger immédiat. Si le général Zabala résigne, Moriones prendra probablement sa place comme commandant de l'armée du Nord.

Bayonne, 18.—La ville de Cuenca s'est rendue aux Carlistes, le 15 courant.

#### ALLEMAGNE

Wissembourg, 13.—Le prince Bismark a failli être victime d'une audacieuse tentative d'assassinat. Se promenant en voiture, il reçut au poignet une balle que lui a tirée un passant. L'assassin a été immédiatement arrêté et on ne l'a pas encore identifié.

Bismark s'est montré à la foule dans l'après-midi. On a eu beaucoup de peine à empêcher le peuple d'exécuter sommairement le prisonnier.

Berlin, 13.—L'assassin de Bismark a été reconnu pour un habitant de Magdebourg du nom de Kullman.

Kissengen, 14.—Le prince de Bismark est venu aux Jardins Publics, hier soir. Il a été accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Un corps de musique, accompagné d'une foule nombreuse, lui a donné une sérénade sous ses fenêtres.

Le grand chancelier a remercié la foule. Il a dit que la tentative d'assassinat dont il a été l'objet, avait été plutôt dirigée contre la cause qu'il défend, que contre sa personne. En terminant son discours, il proposa trois vivats pour l'Empire allemand et les princes alliés. Le peuple a répondu par des applaudissements frénétiques.

Il y aura aujourd'hui un service d'actions de grâce dans l'église protestante, à l'occasion de la préservation du chancelier.

On rapporte que Kullman a confessé qu'il avait l'intention d'assassiner le prince, et qu'en faisant ses aveux, il s'est exprimé de façon à faire croire que d'autres sont impliqués dans sa tentative d'assassinat.

Un prêtre du nom de Hautheler a été arrêté à Schurfurt, sous prévention d'avoir soutenu l'assassin dans son projet.

Londres, 14.—Le correspondant spécial du Times à Berlin télégraphie que l'évêque de Paderborn a été condamné à une nouvelle amende de 1800 thalers et à trois mois de détention dans une forteresse pour violation des lois ecclésiastiques de l'empire.

#### CÉLINE

Céline avait seize ans, et jamais Raphaël,  
Cherchant son idéal, le regard vers le ciel,  
N'avait rêvé beauté plus candide et plus pure.  
Elle avait tout reçu des mains de la nature;  
Mais la fortune avait pour elle fait défaut;  
Car elle ne gagnait, hélas! que ce qu'il faut  
Pour faire honnêtement vivre sa vieille mère,  
Ayant dès son berceau perdu son pauvre père.

Elle était à cet âge où tout sous le soleil  
Brille, chante et sourit, où tout est pur, vermeil,  
A cet âge où le cœur, choyant ses songes roses,  
Se complait à rêver l'éternité des roses.  
Contente des deniers que donne le labeur,  
Elle n'enviait pas aux riches leur bonheur.  
Elle aimait... à l'amour tout se bornait pour elle :  
Elle avait dans son âme une vive étincelle  
De ce foyer sacré qui brûle dans les cieux!

Bien des fois elle et lui, d'un pas silencieux,  
A la brunante allaient sur le bord du rivage  
Où le râlement de la houle sauvage;  
Ou bien encor couraient s'égarer au bosquet  
Faire de toutes fleurs quelque rare bouquet,  
S'enivrer des parfums des brises modulées,  
S'asseoir sur le gazon, à l'ombre des feuillées,  
Chercher, tête baissée, un petit nid d'oiseau,  
Graver leur chiffre au tronc d'un arbre dont l'arceau  
Les dérobaient aux yeux de la foule indiscrete.  
Ils avaient le bonheur, et leur âme distraite  
Se berçait sans soucis sur les flots inconstants  
De leur jeunesse en fleur, de leurs premiers printemps.  
Mais comme tôt ou tard chaque enfant d'Eve souffre,  
Pour Céline soudain s'ouvrit un large gouffre  
Où furent s'engloutir tous ses rêves dorés,  
Tous ses projets d'amour en lambeaux déchirés,  
Ainsi que dans un lac qui soulève ses ondes,  
D'un arbre dévasté roulent les feuilles blondes,  
Comme par l'ouragan si souvent arrachés  
Les petits nids de mousse aux branches attachés.

Un jour Alfred cessa de revoir sa Céline.  
Oubliant les serments de son âme enfantine,  
Il avait délaissé son ange, son trésor,  
Pour s'attacher le cœur d'une autre jeune fille

D'une haute naissance et de riche famille.  
C'en était trop : ce coup de lâche trahison,  
De Céline trompée emporta la raison.  
Dès lors elle resta morose et sans parole,  
Et la voyant ainsi, l'on disait : " Pauvre folle !"  
Elle continuait pourtant à travailler  
Chez les autres le jour, le soir à son foyer,  
Et le peu que donnait encor sa broderie  
Chassait comme autrefois la sombre pénurie.

Une nuit au-dehors la tempête hurlait;  
Sous les vents éfrénés chaque logis tremblait,  
Et, tordant leurs cheveux, comme pris de démence,  
Les bois semblaient souffler dans quelque trompe  
[immense,

Et les pleurs infinis de Novembre mourant  
Changeaient en un clin d'œil chaque rue en torrent.  
Pas un seul astre d'or au ciel blafard et morne  
Ne perçait de ses yeux l'obscurité sans bornes;  
Seul, d'instant en instant, rayant l'immensité,  
Un éclair dans l'espace égrenait sa clarté.  
L'heure était avancée, et la ville en silence  
Dormait sous le regard de Dieu plein de clémence,  
Et le pavé désert ne rendait aucun bruit.  
Pas un être vivant ne marchait dans la nuit...  
Mais que dis-je ? une femme, une forme mignonne  
Cheminaït affrontant la rafale d'automne,  
La pluie à flots pressés déroulant ses cheveux,  
De son buste inondant les contours gracieux :  
Déjà depuis longtemps elle allait devant elle,  
Sans détourner la tête ou lever la prunelle.  
Soudain devant le seuil d'un logis somptueux  
D'où s'élevaient des chants, des cris tumultueux,  
La femme arrêta : la femme c'était Céline  
Qui bravait vers minuit le vent et la bruine  
Et que le désespoir poussait au mauvais lieu.  
Elle hésitait... son œil brillait comme le feu.  
Avant que de frapper à la porte maudite  
Pendant son front ainsi que quelqu'un qui médite,  
Elle porte la main à son sein palpitant,  
De son corsage tire un ruban éclatant  
Qu'elle presse aussitôt sur sa brûlante lèvre  
Qu'ont défléurie un jour l'insomnie et la fièvre.

Et la foudre tonnait à l'horizon lointain.  
Et dans le lupanar l'orgie allait son train.

Elle hésitait... Soudain un grand coup de tonnerre  
Retentit, puis un corps sur le pavé roula :  
Dans la maison infâme un frisson circula...  
Plus d'un baiser mourut sur des lèvres tremblantes,  
Maint anneau se brisa des danses chancelantes.

La tempête aussitôt se tut, ivre de rage,  
Et la lune perça la frange d'un nuage.

Quelques instants après, vers l'heure du matin,  
Deux gendarmes passant, un falot à la main,  
Aperçurent l'enfant gisante sur la pierre.

Ses doigts glacés pressaient encore un scapulaire.

W. CHAPMAN.

#### NOS GRAVURES

##### LA MËSSE DU REQUIEM, DE VERDI

Ce fut aux obsèques de Manzoni que Verdi, profondément ému de la perte que l'Italie venait de faire dans son poète national, songea à écrire une messe de *Requiem* pour cette grande mémoire. Le 22 mai dernier, jour anniversaire de la mort de Manzoni, ce *Requiem* a été exécuté dans l'église de Milan, puis au théâtre de la Scala. Le maître l'a apporté en France, toujours confié à ses premiers interprètes, c'est-à-dire aux plus grands chanteurs que possède actuellement l'Italie, à Mmes Térésa Stolz et Maria Waldmann, à MM. Giuseppe Capponi et Ormondo Maini. Verdi en a dirigé lui-même l'exécution, et l'Opéra-Comique a eu la bonne fortune de présenter au public ce grand, ce noble ouvrage, une des œuvres les plus émouvantes que nous ayons entendues de notre vie. Je ne marchandais pas mon admiration et mes éloges à qui s'est emparé de mon esprit et de mon âme avec une aussi grande puissance. Je ne me demande pas si l'expression de mon sentiment ne paraîtra pas exagérée et ne sentira pas sa rhétorique d'enthousiasme, il me semble que je serais injuste envers cette œuvre magnifique si je ne disais pas loyalement tout ce qu'elle m'a causé d'émotion, disons donc le mot, et de larmes.

D'un bout à l'autre, ce *Requiem*, frémissant des terreurs de l'avenir, épouvanté des décisions du Juge suprême, au jour où doivent comparaître devant son terrible tribunal les vivants et les morts, ce *Requiem*, dis-je, prolonge les lamentations et pleure les prières du pardon et de la miséricorde. Rien de plus grand, rien de plus élevé; et depuis longtemps l'âme humaine n'avait entendu parler un langage aussi poétique de terreur religieuse et de piété. J'ai entendu déjà bien des critiques contre cette messe. On lui reproche de n'avoir point gardé les formes hiératiques de la musique du moyen-âge, de ne s'être pas emprisonnée dans les règles du rituel et de la maîtrise, en un mot d'être de notre temps; et bien d'autres chicanes propres à l'esprit pointu de notre époque.

Ce n'est, dit-on, ni Palestrina, ni Jomelli, ni Mozart, ni Cherubini, ces grands auteurs, ces classiques des messes de *Requiem*. Evidemment; mais c'est Verdi avec un ouvrage hors ligne, au-dessus de l'éloge; et voyez le beau malheur quand notre époque, aussi heureuse que le passé, aurait assisté à l'apparition d'un chef-d'œuvre! Il faut en prendre son parti en se consolant de saluer ce *Requiem* auquel l'avenir comme le présent fera

une place parmi les premières œuvres des maîtres de la musique religieuse. Nul plus que le maître moderne n'a fait entendre un gémissement plus profond, une plainte plus douloureuse, une prière plus ardente. Nul ne s'est élevé par ces coups d'aile du génie à ces hauteurs où gémissent avec Palestrina et Mozart les âmes des suppliants.

Dès les premières mesures de l'introduction, surgit de l'orchestre une plainte qui se répétera dans tout le courant de l'ouvrage, pour clore aux dernières mesures la prière finale. Cette attaque de l'œuvre, dans sa mystérieuse terreur, est pleine de grandeur et de solennité; le chœur murmure sa prière, le *Requiem æternam dona eis, Domine*, développe sa supplication dans un accent ineffable de tristesse. L'hymne terrible: *Dies iræ, dies illa*, éclate dans l'agitation de l'orchestre et des chœurs. Les trompettes entonnent le *Tabu mirum*, et la voix de basse termine par les notes isolées du *Mors stupebit*, ce morceau saisissant auquel la salle tout entière a applaudi. Un admirable trio de soprano, de mezzo soprano et de ténor traduit dans un adagio pathétique le *Quid dum miser*, et le *Recordare, Jesu pie* se chante par les deux voix de femmes dans une pièce du caractère le plus religieux. Peut-être ai-je mal compris l'*Ingenisco* dit par le ténor et le *Confutatis* déclamé par la basse. Mais ces deux morceaux m'ont laissé assez froid.

Quant au *Lacrymosa*, écrit pour les quatre soli, avec ses frémissants dans l'orchestre, avec les sanglots des femmes jetés sur une admirable phrase principale, ce *Lacrymosa* est une admirable page, la première peut-être de toute l'œuvre de Verdi, par l'émotion, l'effet et la puissance. L'*Offertoire* qui la suit est aussi d'une grande beauté.

Verdi a traité le *Sanctus* en style fugué, et ce morceau de maître a été des plus applaudis. Mais le succès, le succès le plus bruyant, avec ses salves redoublées de bravos, avec ses rappels et ses bis, a été pour l'*Agnus Dei*. Une merveille que cette prière tombée de l'âme du poète. Supposez qu'elle ait été jouée au Conservatoire sans qu'on eût indiqué le nom de son auteur, le public l'aurait attribuée aux plus grands maîtres. Le dessein en est de la plus grande pureté, le sentiment exquis; on dirait quelque canique d'autrefois chanté aux jours des grandes ferveurs religieuses. C'est idéal.

Je dois dire que les deux voix de Mme Stolz et Waldmann mettent merveilleusement en valeur ce précieux chef-d'œuvre. Il sera souvent exécuté; mais personne ne le rendra jamais avec cette puissance d'expression et cette sincérité. C'est une voix ravissante que celle de Mme Waldmann, un contralto plein d'accent et de chaleur, et le public l'a vivement applaudie dans tout l'ouvrage; il n'a pas ménagé non plus ses bravos à Mme Stolz, une très-grande artiste, à laquelle Verdi avait confié le morceau final du *Requiem*, le *Libera me* écrit avec une énergie, un emportement de supplications qui en font à mon avis un des plus beaux morceaux de l'ouvrage. Mme Stolz l'a chanté d'une manière digne du maître. Je ne saurais trouver un plus juste éloge pour cette grande cantatrice. M. Capponi, et M. Ormondo Maini, une excellente basse, ont eu leur juste part dans ce triomphe.

Paris n'entendra que six fois ce *Requiem* de Verdi; l'œuvre est attendue, me dit-on, à Londres, avec ses interprètes. Mais elle nous reviendra, j'en suis sûr; le juste succès que nous lui avons fait la rappellera à nous. En attendant, elle nous est donnée dans une très-belle partition française, que M. Léon Escudier va dans quelques jours livrer au public.

M. SAVIGNY.

##### LA JEUNE FILLE ET L'HIRONDELLE

Jeune fille à quoi rêves-tu en suivant d'un œil distrait le vol capricieux de l'hirondelle? Lui aurais-tu confié quelquel message ou espères-tu qu'elle t'apportera des nouvelles chères à ton cœur?

Nous laissons à nos lectrices le soin de deviner ce que rêve cette jeune fille.

##### LE CONTE

Si Peau d'Ane m'était conté j'y prendrais grand plaisir, disait le fabuliste. Ce bambin ne connaît encore ni Perrault ni La Fontaine, mais il s'intéresse vivement au récit que lui fait sa bonne des aventures du Petit Poucet ou de quelque autre héros cher à l'enfance. Il s'endormira tout-à-l'heure et rêvera qu'il visite en bottes de sept lieues des pays enchantés. Hélas! c'est le beau temps!

##### LA RENCONTRE

Est-ce la première fois qu'ils se voient? Est-ce plutôt la rencontre après une longue absence? Timides tous deux et tout émus, ils tournent les premières pages—ce sont toujours les plus belles—d'un roman qui finira comme tant d'autres par des larmes ou par un oui souriant prononcé aux pieds des autels. Les sceptiques diront que c'est là de l'histoire ancienne, mais le tableau n'en est pas moins joli.



*G. Verdi*



GIUSEPPE VERDI



LA JEUNE FILLE ET L'HIRONDELLE



LA RENCONTRE





LE CONTE

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 23 JUILLET 1874

## RIEL EST-IL LACHE ?

Voilà une question qui paraîtra singulière au lecteur sympathique à la cause des Métis et à leur jeune chef; elle vient cependant d'être posée d'une façon bruyante devant le public, et elle exige une réponse.

On rapporte que M. L. H. Fréchette, dans un discours prononcé à Lévis, aurait dit que "Riel n'avait pas été assez brave pour prendre son siège en chambre." L'Événement affirme que M. Fréchette n'a pas prononcé le mot. M. Fréchette lui-même écrit à ce journal pour demander une rencontre à ses adversaires, et nous regrettons qu'il n'ait point profité de l'occasion pour nier le propos qu'on lui prête. Quoiqu'il en soit, la question elle-même doit être éclairci.

Après son élection dans le comté de Provencher, M. Riel s'est trouvé dans une position toute particulière. D'un côté, la justice du nommé Clarke qui le traquait partout et sans cesse; de l'autre côté, une partie des Métis et des sauvages du Nord-Ouest l'accusant de ne rien faire pour leur cause et d'avoir reçu de l'argent pour prix de son inaction. M. Riel se trouvait ainsi entre deux feux. A ceux qui lui conseillaient de ne pas paraître à Ottawa, il répondait avec raison: J'ai accepté un mandat, j'essayerai à le remplir quand même, d'autant plus que je n'ai aucun intérêt à passer pour traître aux miens.

Ainsi décidé, que devait-il faire ?

Devait-il, comme on le lui a conseillé, se livrer lui-même aux tribunaux ? non, il a toujours refusé d'y consentir parce que cette démarche aurait impliqué de sa part une reconnaissance de la juridiction des tribunaux sur les actes essentiellement politiques qu'il a commis.

Devait-il prendre son siège à Ottawa ? S'il l'avait fait, il aurait par là peut-être causé une sorte de bagarre en chambre, et il aurait, dans tous les cas, rendu possible une motion d'expulsion.

Il se décida à rester caché à Ottawa, tout en y faisant connaître sa présence suffisamment pour imposer la question d'amnistie aux délibérations du Parlement. Cependant, obéissant à certains conseils, il se rendit à la Chambre pour prêter serment comme député. C'est là son erreur, car, ayant prêté serment, il pouvait être requis d'être présent à son siège; mais cette erreur, le *Nouveau Monde* vient de déclarer qu'il n'en a pas la responsabilité, laquelle incombe, ajoute ce journal, à ses amis.

M. Riel lui-même a donc fait un calcul logique et sensé: il a voulu éviter l'expulsion tout en rendant urgente la question d'amnistie. S'il n'a pas réussi, ce n'est point sa faute. Et loin de voir dans sa tactique une lâcheté, on doit y reconnaître le bon sens d'un homme calme et maître de lui-même au milieu des plus graves événements.

OSCAR DUNN.

## TRAITÉ DE RECIPROCITÉ

La circulaire suivante d'une puissante maison de Toronto fait le tour de toute la presse canadienne. M. MacDonald et Cie., sont des partisans du ministère fédéral actuel.

Revue et circulaire du mois par John MacDonald et Cie.

La demande de marchandises, durant le mois de juin, a excédé celle du mois correspondant de 1873. Il y a eu aussi plus de paiements effectués.

Nous avons exprimé, dans notre dernière, notre conviction qu'il n'y aurait pas de faillites pendant cette saison. L'événement a justifié nos prévisions. Les récoltes promettent beaucoup. Le commerce peut s'attendre à une bonne saison: réduction du passif et augmentation notable du crédit. Nous avons lieu de croire que l'augmentation sensible que nous remarquons d'un mois à l'autre dans nos affaires s'étend aussi aux affaires du pays en général. Il eût été impossible d'atteindre l'état de prospérité dont jouit maintenant le Canada sans de bonnes lois de douanes, et un système commercial possédant la confiance entière des manufacturiers du commerce. Nous pensons que cet état prospère ne devrait pas être dérangé sans les plus graves motifs.

Les changements qui seront apportés par le traité de réciprocité, menacent, dans au moins plusieurs branches, de changer l'état actuel des affaires. Nous ne parlerons que des clauses qui nous concernent directement. Malheureusement, là, nous ne voyons que des pertes pour toute manufacture canadienne qui fabrique les articles mentionnés dans la cédule C. Nos manufacturiers avaient peine à se maintenir. Nous n'avions pas trouvé le tarif à charge. Sous ce tarif les Américains ont pu faire un grand commerce avec le Canada.

Il est facile d'établir le résultat pour nous quand les marchandises américaines mentionnées dans cette clause seront admises dans le pays sans impôt.

Il apportera au manufacturier canadien—la ruine. Au négociant canadien—des pertes. A tout projet de manufacture—impuissance.

Au consommateur canadien—la taxation directe. Au commerce entier du pays—désordre, inquiétude, incertitude.

Enfin l'envahissement de notre pays par les marchandises américaines—l'établissement des manufacturiers américains et l'enrichissement des contracteurs américains.

Si la législation d'un pays est établie pour la protection de ses habitants, et pour le développement de ses industries, le Traité que nous discutons maintenant ne peut être adopté.

Nous pensons que la chose ne sera pas tentée quand on verra que ce traité serait la ruine des hommes qui ont tant fait pour rendre le Canada un pays essentiellement manufacturier, tel qu'il l'est aujourd'hui. Toutefois la discussion de ce sujet aura produit son effet, s'il apprend aux hommes d'affaires qu'aux risques ordinaires du commerce il faut ajouter le danger de changements subits et violents dans le tarif, lesquels peuvent déranger et renverser tous leurs plans;

Qu'ils sont obligés d'acheter sous un tarif et vendre sous un autre moins favorable;

Que la politique la plus vraie et la plus sûre est la prudence; enfin qu'avec la réciprocité ou sans elle, les citoyens sauront qu'une sage régie de leurs affaires les garantira, du moins en partie, contre les effets d'une législation imprudente, et leur procurera le succès en fin de compte.

J. MACDONALD ET CIE.

## NOUVELLES

On dit de toutes parts, que les récoltes ont une apparence splendide. Sans accident extraordinaire, la récolte des céréales sera bien supérieure, cette année, à celle de l'année dernière. Le foin est clair dans les vieilles prairies. Les prairies neuves donneront une immense quantité de foin.

Le *Globe* est informé par dépêche télégraphique du câble transatlantique, que dans un discours qu'il a prononcé à Sheffield, Jos. Arch, président de l'association des travailleurs agricoles, a déclaré qu'il avait l'intention de partir mardi pour le Canada avec 4 navires remplis d'émigrants qui trouveront de l'ouvrage bien rémunéré en Canada.

Il menace de dépeupler toute la partie est de l'Angleterre, si les fermiers ne veulent pas se rendre aux justes réclamations des journaliers agricoles.

Le traité de réciprocité préparé par le sénateur Brown est généralement mal accueilli dans la plupart des provinces. Au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse, il cause un mécontentement général.

La loi postale des Etats-Unis, qui a été amendée pendant la dernière session du Congrès, introduit des changements importants relativement aux journaux. A partir du 1er janvier 1875, le prix de port des journaux devra être payé par l'éditeur, aux taux de 2 cents par livre, et les abonnés n'auront rien à payer. Les journaux n'auront aucun frais de port à payer dans les comtés où ils sont publiés. Par suite de ce nouveau règlement, les journaux hebdomadaires n'auront à payer que 10 cents par année, et les publications quotidiennes 60 cents, au lieu de \$1.20, qu'ils paient actuellement. Cette loi va forcer tous les journaux à adopter le système de paiement à l'avance.

Le *Free Press* annonce que l'élection de Provencher, Manitoba, aura lieu le 25 courant, en même temps que les élections de Verchères et Napierville.

La Corporation de Montréal a nommé deux de ses membres, MM. Alexander et Thomas, et son Trésorier, M. Black, pour aller en Angleterre négocier un emprunt de \$3,000,000, destiné au parc, le nouvel Hôtel-de-Ville et le paiement de l'octroi au chemin de fer de colonisation du Nord.

La dette de Montréal est actuellement de 7 millions; elle sera portée à 10 millions par le nouvel emprunt, mais elle s'éteindra chaque année par le paiement de l'intérêt du fonds d'amortissement.

Son Hon. le Maire de Montréal vient de recevoir de M. Rochet, statuaire de Paris, une lettre lui offrant pour cette ville une statue en bronze de Jacques-Cartier.

Ce monsieur offre son travail gratis, ne demandant que les frais de la fonte en bronze et du transport.

Nous espérons que cette offre libérale sera acceptée.

L'*Argenteuil Advertiser* donne des détails sur les progrès des travaux de construction du chemin de Colonisation du Nord de Montréal. Il paraît que M. Murray, le sous-entrepreneur de Ste. Scholastique, est occupé à réunir la pierre pour le pont et le viaduc de l'endroit. MM. Dwyer et Anderson, les sous-entrepreneurs de la section du Côteau St. Louis ont nivelé environ un mille et demi de chemin et poussent vigoureusement les travaux du terrassement. La section entre le chemin Wilson et la rivière du Nord progresse favorablement.

Une partie du chemin est nivelé et le terrassement est poussé avec énergie. On a commencé les travaux du pont de la rivière du Nord. On est occupé à préparer la pierre du pont de la rivière de l'Ouest.

Le 16 du courant, vers cinq heures a eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre, à la prison des femmes sur la rue Fullum.

L'hon. M. Archambault, ministre des travaux publics, ayant à ses côtés, l'hon. Premier, le shérif et les représentants de la Corporation, présidait.

L'édifice aura 260 pieds en longueur sur 216 en largeur. Il comprendra 3 ailes à trois étages, et un corps principal à 4.

L'architecte est M. Poitras et le contracteur M. Cyrille Contant.

Avant la pose de la première pierre, les Hons. MM. Archambault et Ouimet, MM. les échevins Rivard et Alexander prirent la parole et firent voir l'importance et la nécessité de l'édifice qui se construisait.

Le soir M. Contant a donné un dîner au restaurant Ethier.

L'honorable M. Cartwright, ministre des Finances, est arrivé d'Europe.

M. Arthur Buies, revenu soudainement de San Francisco, va publier le récit de son voyage. Qu'on se le dise.

Les Canadiens-Français de Sherbrooke ont donné un banquet public, le 15 du courant, à l'hon. Solliciteur-Général Chapleau.

## FAITS DIVERS.

LE PETIT ST. JEAN-BAPTISTE.—On a bien voulu nous adresser le portrait du charmant enfant qui représentait St. Jean-Baptiste dans la procession du 24 juin dernier. On voudra bien accepter nos remerciements pour cet envoi. Le portrait est pris par M. Grenier, l'artiste populaire, dont tout le monde connaît le talent.

SCÈNE PLAISANTE.— Sur un convoi de la voie ferrée de Rensselaer et Saratoga, se trouvait, l'autre jour, de nouveaux mariés. Le mari, ayant envie de petuner, quitta sa nouvelle moitié seule pour se rendre dans le char des fumeurs. Celle-ci se mit à rouipiller, et pendant son demi-sommeil, un étranger arriva. Voyant toutes les autres places occupées, il s'assit tranquillement à côté de la nouvelle mariée. Peu de temps après, le sommeil s'étant tout à fait emparé de celle qui se croyait encore à côté de son mari, on la vit pencher la tête du côté de l'étranger, puis finir par s'appuyer en plein sur lui. A son retour vers son siège, le mari demeura stupéfait en apercevant ce tableau et devint rouge ou de colère ou de honte. L'étranger donna l'explication du mystère; le mari se déclara satisfait, et la jeune mariée fit de son mieux pour cacher ce qu'elle, pensait de l'incident.

TUÉ PAR LA Foudre.—Durant le violent orage que nous avons eu lundi après midi, six hommes de St. Sauveur, employés au chargement des bâtiments, au Cap Blanc, retournèrent chez eux après leur journée faite, c'est-à-dire, entre 5 et 6 heures. Ils avaient déjà gravi l'escalier qui conduit aux Plaines, lorsque, à peu de distance de la prison, l'un d'eux nommé Boucher, qui marchait en tête des autres, fut frappé par la foudre. Ses compagnons voulurent le relever, mais le malheureux a été tué raide du coup. On a fait un examen du cadavre et on a pu voir que le fluide électrique lui était entré sur le sommet de la tête et lui était sorti par le talon, du moins si l'on peut en inférer ainsi par les deux trous qui se trouvent à ces deux endroits. Tout le corps était couvert de taches noires et comme calciné. On a fait un examen de l'endroit où il a été frappé sur les Plaines et on a vu un trou dans le sol que l'on a cru avoir été fait par la foudre. Le Coroner a fait son enquête, hier soir, à 10 heures, et a rendu un verdict en conformité des faits.

Boucher était âgé de 25 ans, a une femme et un enfant.—*Canadien du 15.*

Un Canadien de la Louisiane, le Dr. Alphonse Gladu, résident à Vermillionville, écrit ce qui suit:

"Notre pauvre Louisiane, autrefois si prospère, est aujourd'hui bien désolée. Les taxes, l'inondation, les chenilles et les politiciens sont les grandes plaies de notre malheureux pays.

"Partout on crie à la misère! La moitié des habitants ont leurs propriétés saisies pour le paiement des taxes. Dans une partie de la paroisse qu'on appelle la Rodère, il y a des habitants qui n'ont pas mangé de pain depuis un mois et ce n'est pas avant un autre mois que la récolte du maïs leur en donnera.

"On en est réduit là à se servir de lait durci en guise de pain...

"Après les grandes pluies, est venue la sécheresse; nous avons été sept ou huit semaines sans pluie.

"Depuis deux semaines, nous avons un orage tous les jours. Cette pluie d'orage favorise l'éclosion de la chenille et c'est le plus terrible fléau du planteur cotonnier.

"En somme la récolte de cette année s'annonce assez mal, et si elle manque aussi complètement que l'année dernière, nous connaissons la vraie famine l'année prochaine.

Un sous-entrepreneur de la compagnie du chemin de fer de colonisation du Nord nommé Alexi, Mongeon a pris la fuite, emportant une somme de \$2,000 qu'il avait retirée pour payer ses hommes.

MM. McDonald et Cie., principaux contracteurs de la ligne, ont résolu de payer ces pauvres ouvriers qui sont pour la plupart mariés et pères de famille.

Décidément le *Diamond Rheumatic Cure* fait des merveilles! Il terrasse presque instantanément les douleurs rhumatismales les plus aiguës et réputées incurables. Le *Diamond* peut être appelé la terreur ou le cauchemar des rhumatismes en général. La presse du pays raconte les cures presque miraculeuses que ce spécifique infailible opère chaque jour. Sa réputation est quasi universelle. Les médecins les plus renommés de France, d'Allemagne et d'Angleterre reconnaissent son efficacité et le recommandent à leurs patients.

Chaque ménage, riche ou pauvre, doit posséder ce trésor dans sa maison. Le *Diamond Rheumatic Cure* est considéré aujourd'hui comme une des choses dont on ne peut se dispenser. Voir aux colonnes d'annonces.

## LES RUINES

DE

## MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

LIX.

—Parce que, répondit André, d'ici à demain il nous serait impossible de pénétrer dans le cloître; et puis, père Manuel, il y a un ange qui vous attend à quelques pas de nous. J'ai mis cet ange à l'abri des insultes de la populace, et j'avais cru le rendre à la vie; mais je vois bien que je n'aurai sauvé qu'un cadavre. Entrez; c'est aujourd'hui le jour le plus pénible de ma vie.

Nous étions en ce moment à la porte d'une des chambres du premier étage.

C'était la même chambre que j'avais occupée autrefois, dans les jours les plus orageux de ma jeunesse.

—L'as-tu mise au lit? demanda André à sa femme avant de franchir le seuil de la porte.

—Il faut aller bien vite chercher le médecin, répondit la femme; et ne perds pas une minute.

—Comment! est-elle donc si mal?

—Très-mal, André.

—Où veux-tu que j'aile à pareille heure?

—Il faut absolument aller chercher le médecin.

En prononçant ces paroles, la voix de la femme d'André avait un accent impérieux. On voyait que ce qu'elle demandait était absolument nécessaire.

André ne fit aucune objection.

—J'y vais, dit-il en se dirigeant vers l'escalier.

Avant de partir, il me prit par la main et me dit :

—Entrez, mon Père, entrez; vous savez que vous êtes maintenant notre père Joseph.

J'entraî alors dans la chambre.

—C'est une pauvre religieuse que nous avons sauvée, me dit la femme d'André. L'infortunée a perdu un vieux prêtre qui lui tenait lieu de père; et elle n'avait dans la ville ni parents, ni d'autres sœurs que ses compagnes du monastère, maintenant dispersées. L'abbesse m'a envoyé chercher ce soir, parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur moi; et elle m'a dit que toutes ses religieuses avaient trouvé un asile, celles-ci dans une maison, celles-là dans une autre; car, s'il y a beaucoup de têtes égarées, il ne manque pas non plus d'âmes compatissantes. Cette infortunée restait seule sans protection et sans soutien, et, de plus, elle était tombée malade de chagrin depuis le jour de l'incendie.—Puis je la confier à vos soins? m'a dit sœur Marthe les larmes aux yeux. C'est une sainte! elle a le sens droit, l'âme candide, et son cœur est d'une pureté angélique. C'était la perle du couvent. Ni jeunes ni vieilles ne la fatiguaient, et elle n'a jamais manqué au chœur. C'était une infirmière zélée, dont nos sœurs souffrantes ne manquaient pas de réclamer les tendres soins. Jamais ses lèvres ne se sont ouvertes au murmure ni à la plainte. Elle a écrit des mémoires capables d'attendrir les cœurs les plus durs. En un mot, c'était un véritable trésor. Quand elle a su, ajouta sœur Marthe, que les couvents de religieux avaient été livrés aux flammes, et que, peut-être, le siècle ne tarderait pas à venir troubler la paix profonde dont elle jouissait dans notre monastère, elle a été prise d'un tremblement nerveux qui la retient au lit, et qui, peut-être, mettra fin à ses jours.—Que pouvais-je répondre à la bonne abbessé? Je cours chercher André, et nous allâmes ensemble prendre cette pauvre fille que nous avons rapportée à la maison sur une chaise. La voici; mais je crains fort que nous ne puissions pas la sauver. Approchez-vous, mon père; je vais chercher une lumière.

—C'est une pauvre religieuse que nous avons sauvée, me dit la femme d'André. L'infortunée a perdu un vieux prêtre qui lui tenait lieu de père; et elle n'avait dans la ville ni parents, ni d'autres sœurs que ses compagnes du monastère, maintenant dispersées. L'abbesse m'a envoyé chercher ce soir, parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur moi; et elle m'a dit que toutes ses religieuses avaient trouvé un asile, celles-ci dans une maison, celles-là dans une autre; car, s'il y a beaucoup de têtes égarées, il ne manque pas non plus d'âmes compatissantes. Cette infortunée restait seule sans protection et sans soutien, et, de plus, elle était tombée malade de chagrin depuis le jour de l'incendie.—Puis je la confier à vos soins? m'a dit sœur Marthe les larmes aux yeux. C'est une sainte! elle a le sens droit, l'âme candide, et son cœur est d'une pureté angélique. C'était la perle du couvent. Ni jeunes ni vieilles ne la fatiguaient, et elle n'a jamais manqué au chœur. C'était une infirmière zélée, dont nos sœurs souffrantes ne manquaient pas de réclamer les tendres soins. Jamais ses lèvres ne se sont ouvertes au murmure ni à la plainte. Elle a écrit des mémoires capables d'attendrir les cœurs les plus durs. En un mot, c'était un véritable trésor. Quand elle a su, ajouta sœur Marthe, que les couvents de religieux avaient été livrés aux flammes, et que, peut-être, le siècle ne tarderait pas à venir troubler la paix profonde dont elle jouissait dans notre monastère, elle a été prise d'un tremblement nerveux qui la retient au lit, et qui, peut-être, mettra fin à ses jours.—Que pouvais-je répondre à la bonne abbessé? Je cours chercher André, et nous allâmes ensemble prendre cette pauvre fille que nous avons rapportée à la maison sur une chaise. La voici; mais je crains fort que nous ne puissions pas la sauver. Approchez-vous, mon père; je vais chercher une lumière.

La femme d'André s'en alla, et revint bientôt après avec la lumière, qu'elle plaça sur une table. Je me trouvais donc dans cette chambre qui devait me rappeler tant de souvenirs. J'avais devant moi le balcon qui faisait face au couvent. La femme d'André ferma ces mêmes volets que j'avais fermés, il y avait quatorze ans. Les peintures, les tableaux, les chaises, la table, tout était resté tel que je l'avais laissé. Au plafond était toujours suspendue la cage, dans laquelle voltigeait un autre serin, aussi joli que celui qui m'avait jadis charmé. Le lit était placé au même endroit, appuyé contre la cloison à travers laquelle j'avais entendu pour la première fois la voix tendre et compatissante du père Joseph. Sur ce lit j'avais été étendu, consumé par la fièvre, en proie au délire, et presque mourant. Sur ce lit, pour la première fois depuis ma naissance, j'avais élevé mes regards vers le Ciel. Que de souvenirs se pressaient dans mon esprit à cette heure solennelle! C'était ici que mon existence avait pris un autre cours; sur cette table j'avais écrit la lettre qui me séparait du monde; par cette porte on m'avait enlevé, pensant que je n'étais plus qu'un cadavre, pour me rapporter ensuite avec un reste de vie, que je jurai dès lors de consacrer à Dieu. Là je vis entrer l'homme le plus vertueux que j'ai jamais connu. Je sentis sa main s'appuyer sur mon front, et il me sembla que son seul contact apaisait l'ardeur des passions dont j'étais consumé.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

—Approchez vous, mon Père, me dit la femme d'André; elle n'ouvre pas les yeux, mais elle respire encore. Il fallut qu'elle m'appelât une seconde fois. Alors seulement il me sembla que je sortais d'un rêve de quatorze ans; alors seulement je cessai de regarder les choses qui m'entouraient, et qui me parlaient des anciens jours; et je portai mes regards sur la nouvelle image qui venait de m'apparaître au milieu de tous ces objets, pour leur prêter une autre expression, aussi tendre que douloureuse.

LX

Une coiffure blanche couvrait la tête de cette sainte religieuse. Ses yeux étaient fermés. La douleur, plutôt que l'âge, avait imprimé sur son front de légères rides. Elle avait le visage pâle, le nez effilé. Ses lèvres, légèrement rosées, étaient entr'ouvertes, comme pour donner un libre passage à sa respiration qui commençait à s'éteindre. Les pâles ombres qui se dessinaient sur ses joues, témoignaient d'une tristesse profonde et d'un complet abattement. Véritable image d'une douleur moins sombre qu'angélique et pure, elle faisait jaillir les larmes du fond même du cœur plutôt que des yeux. Innocente colombe de la solitude, qui reposait là si tranquille, et balançait si doucement ses blanches ailes.....un vent dévastateur l'avait, malgré ses gémissements, emportée bien loin de ses bocages sacrés. Le désert était l'aliment de son âme, la paix intérieure sa joie, la prière son soutien de chaque jour. Et maintenant, au calme de la solitude venait de succéder l'agitation du monde, à la paix de l'âme le bruit des cités, à la prière le tumulte des fureurs populaires. Vierge innocente, vouée à la retraite et au silence, elle venait de voir la populace envahir sa demeure, et elle avait entendu retentir, au-dessus de sa tête, des menaces incendiaires. L'infortunée devait croire que les portes qui s'étaient fermées sur elle à son entrée dans le cloître, ne se rouvriraient plus, et qu'elle la mettraient pour toujours à l'abri de la corruption et des souffles empestés de la vie, des colères et des passions humaines. Et tout à coup, elle avait vu ces portes s'ébranler; elle avait vu s'offrir à ses yeux effrayés l'horrible spectacle d'une multitude de monstres auxquels elle pensait avoir échappé pour la vie. Infortunée, qui, à l'aspect de leurs faces hideuses et de leurs gestes féroces, en présence de leurs regards furieux et altérés de sang, et en entendant le torrent d'atroces injures que vomissaient leurs lèvres, avait dû fermer avec effroi ses oreilles et ses yeux, pour ne les rouvrir peut-être jamais. Moi seul, assailli comme elle dans ma retraite, poursuivi et obsédé comme elle là même où je croyais que les fureurs du monde ne pouvaient pénétrer, comme elle exilé de la paisible solitude qui avait fait mes délices, moi seul je pouvais mesurer toute l'étendue et sonder toute la profondeur de son infortune.

Tandis que je considérais, accablé de douleur, cette nouvelle victime des calamités publiques, André revint, suivi du médecin.

Celui-ci la trouva très-mal.

Il l'examina attentivement, puis adressa plusieurs questions à André et à sa femme.

—Quand nous l'avons emportée du couvent, répondit la femme d'André, elle nous a parlé avec beaucoup de douceur, et elle a dit adieu à sœur Marthe, en l'appelant sa mère en Dieu et en la serrant plusieurs fois dans ses bras. La pauvre fille m'a vraiment attendrie. —Pleurez, ma sœur, lui disait l'abbesse, pleurez et déchargez vos chagrins sur mon sein, car nous pouvons bien dire, avec les femmes du saint sépulcre, qu'il ne nous reste plus que des pleurs." Mais l'infortunée ne poussait que des sanglots convulsifs. —"Il m'est impossible de pleurer, ma mère, répondit-elle, impossible, impossible!" Et elle est tombée dans mes bras telle que vous la voyez. Il peut y avoir de cela une couple d'heures.

Le médecin consulta, à plusieurs reprises, le pouls de la religieuse, et il l'examina de nouveau pendant assez longtemps. Il demanda s'il y avait de l'éther dans la maison, et André alla chercher un flacon que l'on approcha des narines de la malade. Bientôt, elle respira plus largement et plus profondément.

—Croyez-vous qu'elle retrouvera sa connaissance? demanda André au médecin.

—Oui, mais pour entrer en agonie, répondit le médecin. Les secours spirituels, ajouta-t-il tristement, lui seront plus utiles que les miens.

Et, après avoir ordonné un cordial, il sortit, nous laissant plongés dans la plus profonde affliction.

—Pour Dieu, mon Père, ne l'abandonnez pas, me dit André; assistez-la à ses derniers moments; que je puisse du moins dire à sœur Marthe que sa compagne chérie est morte, ayant un prêtre à ses côtés, et après avoir reçu les consolations religieuses. A qui aurions-nous recours maintenant, si vous vous éloigniez?—En outre, ajouta-t-il à voix basse, il serait très-dangereux de sortir; nous venons d'avoir une nuit de flammes, et celle-ci menace d'être une nuit de flammes et de sang. Cette fois, le peuple veut s'emparer de la douane, et beaucoup s'y opposeront.

—Que dis-tu? demanda la femme d'André en s'approchant de nous.

—Je dis.....que je cours chercher le cordial, et que, d'ici à mon retour, il ne faut laisser entrer ni sortir personne; entends-tu? Tu iras aussi voir quelquefois si le pauvre Henri dort paisiblement.

A ces mots il sortit de la chambre, et nous l'entendîmes descendre l'escalier, ouvrir la porte de la rue, et la refermer derrière lui.

Je m'avançai alors vers le lit sur lequel était étendue la religieuse mourante.

La femme d'André s'approcha de la malade, et lui fit respirer plusieurs fois le flacon d'éther. A chaque fois, sa physionomie paraissait changer; enfin, elle poussa un soupir si prolongé que nous craignîmes pour sa vie. Cependant, peu après, elle ouvrit les yeux.

Elle sembla d'abord les élever vers le plafond, comme si elle eût cherché dans le Ciel les espérances qu'on lui avait ravies sur la terre; mais, après un certain temps, elle les promena autour de la chambre, les arrêta sur un crucifix et sur une image de la Vierge; puis, après avoir regardé la lumière qui brûlait sur la table, elle les referma en disant :

—Mais ce n'est pas là ma cellule.

En entendant l'accent de cette voix tendre et mélodieuse, si pleine d'expression et de tristesse, je ne sais si je m'assis ou si je me laissai tomber involontairement sur une chaise; et je fus obligé d'appuyer mes mains et ma tête sur cette même table où j'avais écrit la lettre qui avait plongé ma famille dans la désolation et le deuil.

—Ne vous souvenez-vous pas, dit la femme d'André à la malade, que sœur Marthe vous a confiée à moi, en me recommandant de ne pas vous abandonner? Vous êtes dans ma maison: ici l'on ne peut pas vous poursuivre, et j'aurai bien soin, bien soin de vous. Vous sentez-vous un peu soulagée?

—O ma sœur, je sens un calme!.....Ainsi, ils ne nous poursuivent plus?—Et mes sœurs, savez-vous si elles sont toutes en sûreté?

—Elles sont toutes sauvées.

—Grâces vous soient rendues, ô ma très sainte Mère! Maintenant, ma sœur, je suis plus à l'aise, plus contente, et beaucoup plus heureuse que jamais, car je sens que Dieu m'appelle!

En entendant ces paroles, la femme d'André se mit à pleurer, et je ne pus moi-même retenir mes sanglots.

—Votre bon mari est-il ici? demanda la malade.

—Il va revenir; la personne que vous voyez là est un prêtre, banni comme vous de son couvent.

—Un prêtre? dit la religieuse; c'est un nouveau bienfait que m'accorde la Vierge sans tache. Ainsi, ô mon Dieu! je pourrai vous remettre mon âme, assistée par un de vos ministres. Faites, ma sœur, qu'il me donne sa main à baiser, et qu'il entende ma dernière confession.

La femme d'André s'approcha de moi et me prit par le bras. J'étais presque hors de moi-même, abusé peut-être par une illusion de mes jeunes années, prisme enchanteur qui donnait aux objets dont j'étais entouré une apparence fantastique. Que m'arrive-t-il donc? me disais-je. Est-il possible que, dans cette même chambre où toutes mes illusions terrestres se sont évanouies, elles recommencent maintenant à s'acharner contre moi, pauvre exilé privé de toute consolation?—Et j'invoquais dans mon cœur mon vieux ami défunt, pour qu'il me donnât des forces dans le cas où ce qui m'arrivait eût été une nouvelle épreuve que m'envoyait le Ciel pour mettre le comble à mes douleurs passées.

—Son malheur vous a affecté comme moi, me dit la femme d'André; mais courage, mon Père, un cœur ferme est au-dessus de la mauvaise fortune, et vous voyez que cette pauvre religieuse a besoin de votre assistance.—Mais voilà André qui monte, ajouta-t-elle en s'adressant à la malade: vous allez prendre un peu de cordial, et cela vous donnera de la force pour parler.

André entra en effet un instant après. En passant à côté de moi, il me dit tout bas :

—Ça va mal, très-mal: la populace effrénée se répand partout, et veut absolument piller la douane et les maisons des suspects. Tout est perdu si notre ange gardien ne nous protège.

—Pourquoi tant de mystères? dit la femme d'André à son mari. Pour le moment, il ne faut s'occuper que de cette pauvre religieuse. Apportez-tu le cordial?

—A-t-elle repris connaissance? demanda André.

—Elle vient de parler comme une sainte, et elle demande à se confesser. Sœur Marthe avait bien raison de dire que c'est un ange de vertu.

—Prenez un peu de ce cordial, dit André en approchant une cuillerée des lèvres de la malade; cela vous fortifiera.

—Merci, mon frère, répondit elle; en effet, je me sens ranimée. Maintenant, laissez-moi seule, je vous prie, avec le prêtre.

André et sa femme sortirent de la chambre.

LXI

Cet ange de candeur et d'innocence fit un effort pour se lever sur son séant, mais ce fut en vain. De sa main pâle et glacée, la malade prit la mienne, et sans que j'eusse le temps de la retirer, elle l'appliqua à ses lèvres plus froides que le marbre.

—Je vous vois à peine, me dit-elle, car ma vue se trouble; mais je vous entends sangloter. Mon état peut-il vous affliger? Je suis bien plutôt digne d'envie que de compassion, mon Père, car j'ai eu longtemps à lutter contre moi-même, et maintenant j'entends la sainte Vierge qui m'appelle et qui me dit, en me tendant les bras, que mes jours d'épreuve vont finir.

Je ne pus ouvrir les lèvres, et je ne me sentis pas la force de prononcer une parole. Les sanglots m'étouffaient, et des torrents de larmes s'échappaient de mes yeux. La malade s'était arrêtée un instant, comme pour reprendre haleine.

—Mon Père, continua-t-elle après cette pause, vos pleurs que je sens tomber sur mon front, me parlent pour vous. Écoutez donc ma dernière confession, puisque je vous inspire tant de pitié. J'ai été une grande pécheresse. Avant d'entrer au couvent, je pensais à peine à Dieu, parce que toutes mes espérances et tous mes vœux s'étaient concentrés sur un homme. Cet homme vint à mourir, et je continuai de penser à lui jour et nuit. Le jour, je traçais des couronnes et des guirlandes de fleurs que je consacrais à sa mémoire, parce que nous avions imaginé ensemble un langage des plantes qui n'était compris que de nous seuls. Le soir, j'allais me promener dans le jardin, croyant, insensée que j'étais! que la lune me réfléchirait ses regards, parce que nous étions convenus au moment où il se sépara de moi, de la contempler tous deux aux heures solitaires de la nuit. Mais ensuite, la Vierge sans tache toucha mon cœur, et je crus entendre la voix même du défunt m'ordonner de prendre le voile. Sur le seuil du cloître je versai ma dernière larme, et je laissai tomber ma dernière couronne de fleurs.—Ma voix s'éteint; donnez-moi un peu de cordial, mon Père.

J'allai chercher le cordial, et j'en remplis une cuiller que j'approchai de sa bouche.

—Merci, me dit-elle; maintenant je pourrai continuer. Ne m'abandonnez pas, mon Père, si je vous dis que jusque dans le cloître j'ai pensé à lui. Quand il s'est éloigné de moi, il ne croyait pas en Dieu, l'infortuné! il est mort presque subitement. Son âme est-elle sauvée, me demandais-je, ou est-elle perdue pour toujours? Et j'avais, dans mes prières, des moments de désespoir auxquels je ne pouvais échapper. Je voyais de toutes parts des

flammes dévorantes qui le consumaient; il poussait de grands cris, et c'était moi qu'il implorait dans ses tourments. A quoi bon prier, s'il est perdu? me disait une voix qui me fendait le cœur. Alors je n'avais d'autre refuge que de me prosterner devant l'image de la Vierge, et de lui demander de me faire souffrir de toutes manières et à tous les instants de ma vie, pourvu que, dans sa miséricorde, elle obtint à mon frère la grâce du pardon et du salut. Et il me semblait que la sainte Vierge, au lieu de me menacer dans sa colère, jetait au contraire, sur moi un regard plein de bonté, comme si elle eût voulu me consoler. Et c'était là ma lutte de tous les jours; en sorte que, pauvre pécheresse que j'étais! je ne cessais de tomber et de me relever dans la grâce, pour faire bientôt une nouvelle chute.—O mon Père, je n'en puis plus, mais je me repens! Mon Dieu! mon Dieu!.....

Elle se tut de nouveau, et, sans pouvoir proférer une syllabe, je lui fis prendre une autre cuillerée de cordial.

—Je m'en vais, mon Père, reprit elle, je m'en vais, et pourtant je lutte encore contre cette vision terrible. O mon Dieu! que je mourrais contente, si je savais que cette âme n'est pas perdue! Aidez-moi mon Père, à le demander à la sainte Vierge, et assurez-moi, au nom du Dieu de paix, que je meurs pardonnée.

Elle ne put continuer, mais elle murmura quelques paroles entre ses lèvres. C'était sans doute la prière qu'elle avait coutume d'adresser à la sainte Vierge en ces moments d'épreuve. Je n'en entendis que les derniers mots :

—Mère de miséricorde, ma vie ma douceur et mon espérance, sauvez-le, sauvez mon frère Manuel!

—Il est sauvé! il est sauvé, Adèle, ô ma sœur, m'écriai-je dans un transport que je ne pus contenir, à la vue des angoisses que souffrait cet ange. Dieu et la vierge Marie ont eu pitié du pauvre jeune homme. Ils ont élevé son âme vers le ciel au moment où les voiles de la mort flottaient déjà devant ses yeux, et ils lui ont enseigné le chemin qui conduit à la source de la vie. S'il vous a fait souffrir, pardonnez lui, ma sœur, comme Dieu lui-même vous pardonne.

En prononçant ces mots, je tombai à genoux près de ce lit que j'avais un jour arrosé de mes larmes de repentir, et que je baignais maintenant des pleurs qu'arrachait à la fois à mon admiration et à ma douleur la vertu la plus sublime, et la plus sainte des afflictions. Je contemplais ce pur séraphin, qui se dégageait de son enveloppe mortelle, comme d'un fardeau pénible qui l'empêchait de prendre son vol vers les demeures étherées. Je ne saurais vraiment exprimer l'effet que produisirent mes paroles sur sa physionomie. Comme si elle les eût entendues d'un séjour où elle était déjà détachée de toute influence terrestre, quoiqu'elle flottât encore entre le ciel et la terre, elle m'écoutait attentive et recueillie, les yeux fixés au plafond et les lèvres entr'ouvertes, dans l'attitude d'une extatique contemplation. Elle resta dans cette immobilité assez longtemps encore après que j'eus cessé de parler. Autour de nous régnait un silence solennel.

La mourante le rompit enfin.  
—Avez-vous entendu, mon Père, me dit-elle presque inanimée, comme si ce n'eût pas été moi qui venais de lui parler; avez-vous entendu cette voix qui arrivait à mes oreilles et qui m'a remplie de consolation? Plusieurs fois déjà je l'ai entendue; mais maintenant je l'entends de plus près, parce que, moi aussi, je m'approche plus près d'elle. C'est la voix de mon frère. C'est vous qui l'avez sauvé, Reine des anges; c'est vous qui avez sauvé mon frère!

Et sans que le moindre mouvement agitât ses lèvres, il me sembla que, d'une voix sourde et lointaine, elle remerciait intérieurement la Mère des miséricordes.

—O ma vie, ma douceur et mon espérance dans le ciel, mille grâces vous soient rendues!

Je compris qu'elle allait rendre le dernier soupir, et je me levai, pressé par un devoir sacré, à la vue d'une chrétienne expirante.

—Adèle, dis-je à haute voix, Adèle, ô ma sœur, la vierge Marie vous attend et vous appelle, les bras entr'ouverts. Je vous absous, ô ma sœur, au nom du Dieu de paix qui vous a créée, et qui vous rappelle maintenant à lui. Croyez en Dieu, espérez en lui, et aimez le pendant toute l'éternité.

A ces mots, ses yeux devinrent transparents comme le cristal, et ses lèvres semblerent s'ouvrir à un sourire angélique. Elle ne murmura pas une seule syllabe, et ne fit pas le plus léger mouvement. Son âme abandonna sa subtile et terrestre enveloppe sans peine et sans effort. On eût dit que ma sœur venait de s'endormir.

Je penchai ma tête sur ma poitrine, et je priaï. J'eus assez de force et de calme pour réciter debout, à côté de ce lit et en présence de ces chers restes, toutes les prières que l'Eglise consacre aux défunts. Et dès lors que j'ai eu du courage en ce moment, je ne crois pas que je puisse jamais en manquer. Je restais absorbé et plongé en moi-même, près de ce corps sans vie, quand il me sembla entendre retentir au loin dans les airs des hymnes bruyants. "C'est pour elle, me dis-je, c'est pour elle!" Et ces sons s'approchaient plus forts, parfois aussi plus animés, et pleins d'une solennité si terrible, que je crus assister au dernier jugement de cette âme. On entendait des cris outrés et furieux qu'on eût dit proférés par les esprits infernaux, qui regrettaient la perte d'une proie inestimable.

—Des lumières, des lumières! criaient les uns.  
—Au feu, au feu! vociféraient les autres.  
—A mort, à mort ajoutait un horrible concert de voix.

Je vis entrer André, pâle et défaît. Il se jeta dans mes bras, saisi d'effroi.

—C'est une sainte! m'écriai-je, comme si j'eusse voulu défendre ma sœur; c'est une sainte!

—Ils veulent piller la maison, me dit André; ils cherchent le pilote et son compagnon.  
A ces mots que je ne compris pas bien d'abord, succéda un bruit formidable; comme si une foule immense se fût tout à coup précipitée dans toutes les parties de la maison. Dans la chambre où nous étions, entrèrent quelques hommes armés, la tête et les bras nus, les yeux étincelants de fureur. André se jeta à genoux à mes pieds. Pour

moi, je me sentis animé d'un enthousiasme que je ne puis m'expliquer maintenant.

—Regardez-la, m'écriai-je en étendant les bras sur les restes d'Adèle.—Regardez-la, répétai-je en donnant à ma voix toute la force dont j'étais capable; c'est le corps d'une sainte.

Ces figures sinistres s'étaient arrêtées à deux pas du lit. Je vis que leurs armes s'abaissaient et que leurs visages exprimaient l'indécision.

—Il y un mort ici, dit l'un de ces hommes en reculant.

—Il y a un mort dans cette maison, ajoutèrent tous ses compagnons;... et ils s'éloignèrent.

Et la musique infernale, dont la foule avait fait retentir les rues pour célébrer son triomphe, ainsi que les clameurs qu'elle poussait pour demander des lumières, et ses cris de fureur contre les retardataires, s'éloignèrent peu à peu.

## LXII

Quand le tumulte et les vociférations eurent cessé, je vis André et sa femme agenouillés près du lit. Chacun d'eux avait pris une des mains d'Adèle, et la couvrait de baisers et de larmes.

—Cette sainte religieuse, dit André, nous a sauvé le peu que nous possédons.

—Nous porterons son deuil, répondit sa femme, et nous ferons ses funérailles comme si c'était notre sœur; puis nous la déposerons dans le caveau de ma propre mère.

—Vois-tu, ma femme, reprit André, comme la charité trouve tôt ou tard sa récompense? Si nous n'avions pas pris la peine de ramener ici cet ange qui nous a porté bonheur, où en serions-nous maintenant?

—Et vous, père Manuel, me dit la femme d'André en se levant, elle vous a sauvé aussi; sans elle, on vous aurait infailliblement reconnu. Asseyez-vous, mon Père, car vous paraissez très-ému; prenez quelques gouttes de ce cordial, et allez vous reposer. Je veillerai près du corps.

—Il n'y a pas de repos pour moi cette nuit, répondis-je. Mettez-moi seulement un peu de nourriture, avec l'éther et le cordial, dans un petit panier; car je vais sortir.

—A pareille heure, mon Dieu, et par ces rues?

—Il le faut absolument.  
—Si vous entrez dans le couvent, me dit André à l'oreille, vous ne pourrez plus en sortir, car quelques furieux se sont donné le mot pour en sonder cette nuit tous les recoins.

—N'en suis-je pas sorti hier avec l'aide du Ciel? répondis-je.

A l'accent de ma voix, les deux époux comprirent que ma résolution était irrévocable. Ils mirent dans un petit panier ce que je leur avais demandé, sans rien oublier, à ce qu'il me sembla, de ce qui pouvait être nécessaire au pilote et à son compagnon.

—Y a-t-il quelqu'un à la porte du centre? demandai-je à André.

—Pour le moment il n'y a personne, répondit-il, mais il y aura quelqu'un d'ici à peu.

—Chacun son devoir, et que la volonté de Dieu soit faite! dis-je.—Quant à vous, mes amis, je vous recommande ceci, ajoutai-je en montrant le lit, mais sans avoir le courage de jeter un dernier regard.

—Reposez-vous sur nous, me répondit André, mais ne partez pas avant que je vous avertisse.

Et il alla regarder au balcon, pour s'assurer que personne ne passait en ce moment dans la rue. Alors il me conduisit jusqu'à la porte.

—Que Dieu vous accompagne, me dit-il en me bissant la main, et en me donnant le petit panier.

Je franchis en un clin d'œil l'espace qui séparait la maison d'André de la porte centrale du cloître. Cette porte n'existait plus; les planches par lesquelles on l'avait remplacée, avaient été renversées le soir même, et le sol était jonché de leurs débris. J'entraï sans peine et presque à tâtons. Je foulais de nouveau le seuil de cette demeure que j'aurais voulu ne jamais quitter. Loin de trembler, je marchais d'un pas ferme et la tête haute, comme un homme qui vient de voir la mort de près, et qui a ressenti toute la douleur que peut causer son aiguillon dans l'âme de ceux qui la contemplent.

—Où vas-tu? me cria-t-on tout à coup; on ne passe pas.

C'était sans doute une sentinelle qui m'apostrophait ainsi.

Je ne la voyais pas, mais sa voix me parut peu rassurante.

Je répondis hardiment:

—Je vais où ma consigne m'appelle.

—Apportes-tu un second panier?

—Oui, répondis-je sans hésiter, quoique fort étonné.

—J'espère, reprit la voix, que tu n'auras pas ménagé l'arsenic dans les mets. Qui t'a chargé de la commission?

—Cela ne se révèle ni aujourd'hui ni jamais, dis-je, en frémissant cette fois.

—Bien répondu. Mais tâche de placer la pitance à un endroit où le fantôme puisse la trouver, si la faim vient à le tourmenter.

Je pénétraï alors sans obstacle, mais mon cœur palpitait à la pensée que le pilote courait risque de trouver la mort là où il chercherait un moyen de sauver sa vie. C'était la première fois que ces corridors me paraissaient trop longs, et les arcades gothiques des cloîtres trop sombres. J'aurais voulu appeler les deux fugitifs, qui erraient peut-être dans ces vastes solitudes, ou qui s'étaient cachés au milieu des décombres. Je finis en effet par les appeler, mais si doucement que je pouvais à peine m'entendre moi-même:

—Où êtes-vous, mes frères?

Le murmure du vent à travers le feuillage des arbres qui croissaient au milieu des cloîtres, répondit seul à ma voix.

Je montai et descendis je ne sais combien d'escaliers, parcourant successivement le premier étage et les étages supérieurs. J'allai tour à tour écouter près du chœur, à l'une des portes de l'église, dans le jardin, dans l'infir-

merie, et jusque dans les cellules les plus écartées; et partout je répétai à voix basse:

—Mes frères..... mes frères, où êtes-vous?

Il me vint enfin à la pensée que le pilote n'avait pu trouver que dans les catacombes un asile assuré pour son compagnon mourant. Je me rendis à la crypte, et j'ouvris très-doucement la porte qui conduisait aux sépultures.

—Etes-vous ici, mes frères? demandai-je.

—Il n'en reste plus qu'un, me répondit cette fois le pilote.

—C'est impossible: où as-tu laissé le père d'Henri?

—Son cadavre est encore tout chaud.

—O mon Dieu! m'écriai-je, serais-je donc arrivé trop tard?—Et je sentis mon cœur se briser.

J'avais dans mon panier tout ce qui était nécessaire. J'allumai une lumière, et bientôt je pus regarder autour de moi. Le pilote était debout, appuyé contre une des niches de la muraille. Son ami gisait à ses pieds, au milieu d'une mare de sang.

—Dernièrement, me dit le pilote, quand je découvris ce souterrain, et que je te demandai des nouvelles de ton compagnon comme tu viens de m'en demander du mien: "Le voici" m'as-tu répondu en me montrant sa dépouille mortelle. Je te montre de même aujourd'hui celle de mon ami, et je te fais à mon tour: "Le voici!"

L'âme oppressée, je me penchai, sans plus écouter le pilote, sur le père d'Henri. J'appliquai mon oreille sur ses lèvres, et ma main sur ses tempes et sur son cœur.

—Mère du Dieu Tout-Puissant, dis-je en joignant les mains, faites que cet homme ouvre les yeux, puisqu'il en est temps encore.

Je sentis au plus profond de son cœur un battement pénible, et il me sembla qu'un souffle presque imperceptible s'échappait de sa bouche livide. Je lui fis respirer le même flacon d'éther qui avait prolongé de quelques minutes la vie d'Adèle, et je lui administrai une goutte de ce même cordial qu'elle m'avait demandé; puis j'attendis un instant, plein de trouble et d'anxiété.

—La plaie est-elle bandée? demandai je au pilote.

—Oui, me répondit-il; elle est ici, au côté droit de la poitrine.

J'enlevai sur-le-champ l'appareil, et le sang jaillit de la blessure.

—Il n'est pas encore en présence du souverain Juge, dis-je.

Je lui fis de nouveau respirer l'éther, et j'humectai pour la seconde fois sa langue d'une goutte de cordial.

Alors j'entendis sortir de la gorge du moribond une plainte étouffée, et je vis s'agiter légèrement ses yeux ternis.

—Mon frère, lui dis-je, la bouche presque collée à son visage, n'est-il pas vrai que vous aimez beaucoup votre pauvre Henri?

Et voyant qu'il voulait se remuer et faire un effort pour parler, je continuai:

—Eh bien! en son nom et par ses larmes innocentes, je vous conjure de ne pas lui ravir l'espérance de vous embrasser un jour dans la demeure céleste. Il vous reste encore un souffle de vie pour vous réconcilier avec celui qui est la source de la vie. Il lui suffit, à ce Dieu de miséricorde, d'un seul instant de repentir sincère.

Ne vous fatiguez pas en vous efforçant de parler. C'est assez que vous me serriez la main: je comprendrai par là que vous voulez me dire ce que j'attends de vous.

N'est-ce pas que vous frémissez à la pensée d'être éternellement séparé de votre cher enfant? N'est-ce pas que vous regrettez sincèrement toutes les fautes dont vous êtes jusqu'ici rendu coupable envers Dieu? N'est-ce pas que vous pardonnez à tous ceux qui vous ont offensé, comme je sais qu'il vous a pardonné, ce prêtre vénérable que vous avez immolé, et dont vous déplorez amèrement le meurtre?... Dieu des miséricordes infinies, soyez à jamais béni! Ce serrement de main vous ouvre le ciel, ô mon frère. Oui, j'entends et je comprends la confession que murmurent vos lèvres. Oui, je lis dans vos regards attendris combien votre contrition est sincère et profonde. Vous êtes maintenant un fils chéri de Dieu, votre Père. Il vous aime, et il vous récompensera dans votre cher Henri, votre plus grande affection sur la terre. Partez, âme repentante et purifiée; envolée-vous au sein de l'Eternel!

—Il est mort en chrétien, dis-je en me levant et en regardant le pilote.

—Je ne pourrai ni vivre ni mourir de même, me répondit-il séchement.

—Pourquoi? lui demandai-je.

—Parce que je ne crois pas.

—Moi non plus je ne croyais pas, et pourtant je crois maintenant. C'est à moi de donner aujourd'hui la sépulture à ton compagnon, comme tu l'as donnée au mien. Nous n'avons pas une minute à perdre, car Henri nous attend.

Je récitai une prière sur ce cadavre; puis, l'ayant soulevé, le pilote et moi, nous le plaçâmes dans une niche qui touchait à celle du Père Joseph.

—

—

—

—

—

—

—

## LXIII

Mais, au moment même où nous déposions le corps dans sa dernière demeure, la paroi du fond de la niche s'ouvrit bruyamment, et nous entendimes au-dessus de nos têtes un fracas si épouvantable qu'il nous sembla que les catacombes et l'église souterraine s'éroulaient. On eût dit qu'elles étaient ébranlées par un tremblement de terre d'une violence irrésistible. Je frémis, et le pilote devint pâle comme la mort.

—Les catacombes rejettent mon ami, me dit-il.

—Jamais, répondis-je, la terre consacrée au repos des fidèles n'a rejeté ceux qui sont morts dans la paix du Seigneur. Il y a une autre cause à cette terrible commotion. Faisons un second essai.

Nous plaçâmes le corps dans une autre niche, sans que cette espèce de cataclysme se renouvelât; nous recouvrîmes la niche d'une couche de terre humide, sur laquelle j'écrivis le nom du défunt et le jour de sa mort.

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

COQUILLES.—Quelques coquilles canadiennes, avant de citer celles qui nous viennent de France :

M. Sulte nous dit que ce pauvre Carl Tom a eu huit jours de désespoir parce qu'on lui avait fait dire que "la rue de son village, en une occasion solennelle, était pavoisée de crapeaux... pour drapeaux."

Joseph Marmette en a longtemps voulu à la Revue Canadienne pour une insulte à sa première héroïne. En plein janvier, on lui faisait passer une nuit à la belle étoile, enveloppée dans une peau de bison (pour "bison"), à l'ombre des astres (pour "arbres"), sous les regards de la froide lune se promenant dans la route du ciel... lisez la "voûte."

Et la Minerve, qui disait un jour, en 1868: "Depuis que l'usage des corsets a diminué, à Montréal, la mortalité (au lieu de la mortalité) baisse graduellement."

On a souvent donné des collections de coquilles célèbres.

"Par division (décision) en date du... M. Eugène Simon a été nommé consul à Sydney."

- A la Chambre: Un orateur s'adresse aux thieristes. "Messieurs les députés, pour députés." Un membre de l'extrême gauche répond: "Ah ça, voyons! (voyons)."

Conférence entre plusieurs membres de la gauche à propos de la décision prise par le général Chanzy:

"M. Crémieux a gardé pendant la séance un visage impossible (impassible)."

Sous le 4 septembre: "Le conseil des monstres s'est rassemblé. Pour: le conseil des ministres."

Pendant la maladie de M. Michelet. Le vieux continue:—pour: le mieux continue.

M. Gambetta avait dit dans son discours: Accordez-moi un peu d'attention je suis au bout de mes forces.

Le lendemain un journal lui faisait dire: Je suis au bout de mes forces."

Dans la Gazette des Tribunaux: "On annonce la mort de Me. Marie, qui a brillé (brillé) pendant 25 ans dans le barreau."

A propos des dernières poésies de V. Hugo: "Des chats (chants) harmonieux."

On lit dans un traité d'histoire naturelle, écrit par un radical connu: "L'autour (l'atour) est un oiseau de la famille des buses."

En parlant d'un discours prononcé par Sainte-Beuve, un compositeur fait dire au journaliste: "Ici le libre-penseur ôte sa calotte au lieu de calotte."

En rendant compte d'un banquet offert par les radicaux lyonnais à M. Barodet, un journal disait: "Une foule immense remplissait les abords de la salle. L'illustre Barodet prend place au milieu des gredins et est aussitôt accueilli par les plus vifs applaudissements."

Ceci est un véritable primeur. Quatre vers de Jules Janin, les seuls peut-être qu'il ait composés, et qui, dans tous les cas, ont toute la saveur de l'indébit.

La veille de la publication de son Horace, l'illustre défunt causait avec M. Alexandre Piedagnel, l'un de ses meilleurs amis, qui est devenu son secrétaire dévoué, improvisa gaïement le quatrain que voici :

Piedagnel Ne fera point le pied de grue Au-devant de l'Horace, édition incongrue Dans laquelle l'abeille a laissé peu de miel!

Deux jours plus tard, M. A. Piedagnel accusait réception du livre (dont le succès a été si vif et si légitime!) en adressant à son illustre voisin les jolis vers suivants qui peignent à souhait l'éminent et charmant écrivain que l'on appelait volontiers l'Ermitte de Passy :

Je viens de lire le volume Qu'hier vous m'avez envoyé ; Ce Benjamin de votre plume Mérite bien d'être choyé!

A tout le monde il saura plaire; Déjà partout on l'applaudit; Lui trouvant la grâce et l'esprit De ses aïnés et de leur père.

Vous aimez le divin Horace, Et vous savez le faire aimer; On le voit, vous suivez la trace De ce maître en l'art de charmer. Votre muse a ce qui scintille Chez ce poète séduisant, Et chacun croit, en vous lisant, Que vous êtes de sa famille.

Si nous reproduisons, en regard du quatrain de Jules Janin, la réponse de M. Piedagnel, c'est qu'en dehors de sa valeur poétique elle est le meilleur éloge qu'on ait fait de l'exquise traduction du maître.

M. Pierre Véron, dans sa chronique du Monde Illustré, sert une primeur à ses lecteurs: George Sand vient de terminer une grande comédie en cinq actes, complètement inédite.

Il ne serait pas impossible que la dite comédie fût présentée au comité de lecture du théâtre Français.

George Sand vient à ce propos de faire à Paris un voyage de quelques jours et ces quelques jours-là ont été, je vous l'assure, bien utiles. C'est une chose prodigieuse que la vigueur dont George Sand est douée, malgré les soixante-dix années qui se succèdent sur sa tête.

Si vous voulez en avoir une idée, voici l'emploi exact du temps de George Sand, durant un des derniers jours où elle est restée à Paris: A huit heures du matin, elle était au bois de Boulogne, se promenant à pied.

A dix heures, elle revenait chez Michel Lévy avec lequel elle avait à conférer d'affaires.

A midi, elle déjeunait chez Le Doyen.

A une heure, elle entrait au Salon... Elle en sortait à trois heures pour aller à l'exposition des Alsaciens, où elle restait jusqu'à six heures.

A sept heures, elle dînait chez Magny.

A huit heures, elle allait voir les Deux Orphéens, au Châtelet.

A une heure du matin, elle rentrait chez elle... à pied.

Qu'en dites-vous, pour une septuagénnaire?

Nous avons à signaler un projet de coup d'Etat qui est fort commenté dans les journaux de Paris. Voici ce que dit à ce sujet la Revue Politique et Littéraire:

"Nous tenons de bonne source qu'un coup d'Etat bonapartiste avait été médité pour le 5 mai dernier, jour anniversaire de la mort de Napoléon Ier. Le prince impérial serait venu à Paris pour assister à la messe de l'hôtel des Invalides, au milieu d'un certain nombre d'officiers supérieurs dont les noms auraient été recueillis. Les chefs militaires engagés dans le complot auraient convoqué, comme pour une revue, leurs troupes au Champ-de-Mars, où le jeune artiller de Woolwich leur aurait été présenté, et, espérant-on, acclamé par elle. Ce projet a été abandonné au dernier moment, et nous n'en sommes pas surpris. Nous sommes convaincus que ce qui a manqué à ce complot militaire, ce sont les militaires. En effet, peut-on croire que notre armée, après avoir été en 1870, la victime de l'incapacité et de l'ineptie impériales, se laisse entraîner à rétablir violemment ceux auxquels le drapeau français est redevable de si dures humiliations?"

Nous n'avons pas oublié les protestations indignées que plus de 3,000 de nos officiers adressèrent d'Allemagne à l'Indépendance Belge en décembre 1870 pour répondre aux menées et aux intrigues qu'il avaient pour but de ramener Napoléon III sur le trône à l'aide des débris de l'armée prisonnière en Allemagne.

Il est bon de remarquer que ce beau projet a été abandonné par suite de l'attitude de l'armée, qui a trop bien le sentiment du devoir et de l'honneur pour se prêter jamais à ce que l'on ose espérer d'elle.

On sait que Barnum se propose de tenter la traversée de l'Atlantique en ballon. Ce projet est à la veille de recevoir un commencement d'exécution. Sa croyance au courant d'Est dans les régions aériennes n'étant pas très-positive, le roi des "showmen" veut s'assurer de son existence avant de construire le grand aérostat qui doit entreprendre le passage de l'océan. Dans ce but un ballon de dimension plus petite, à bord duquel M. Donaldson est chargé d'aller à la recherche du fameux courant, vient d'être fabriqué.

Le ballon, qui a été construit à Syracuse, est en soie et peut contenir 30,000 pieds cubes de gaz. L'intention de M. Donaldson est de faire douze ascensions pour savoir s'il existe réellement dans les hautes régions de l'atmosphère un courant qui va de l'est à l'ouest et de rester chaque fois dans l'espace de 24 à 48 heures.

Le ballon est pourvu de tous les instruments nécessaires pour déterminer l'altitude, la direction du vent, le degré de la température. Il est aussi muni d'une nacelle en caoutchouc devant servir en cas d'une chute à la mer. Si dans chacune des douze ascensions, l'aéronaute rencontre le courant de l'est, la question sera regardée comme résolue, et l'on procédera sans retard à la construction d'un grand aérostat.

Le ballon d'essai est à présent à Syracuse, mais, selon toute probabilité, il sera transporté à New-York.

L'ambition, qui n'aveuglait autrefois que les grands, a fini par gagner les masses inférieures et tourne la tête aux intelligences les plus primitives.

Voici ce que je lis dans les Petites affiches du... "X... 32 ans, ancien concierge, excellents certificats, sachant conduire et frotter, demande une place. Au besoin il se chargerait de constituer un ministère."

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE A Ham Nord, le 14 du courant, par le Rev. Cha. Lemie, Curé du lieu, M. Zoël Blais, Maître Forgeron, à Belle-Marie Amanda Talbot, fille aînée de Honoré Talbot Eor. Nos souhaits de bonheur à l'heureux couple.

INFAILLIBILITÉ!



L'HUMANITÉ SOUFFRANTE.

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par des "Artifices du Commerce", sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 1473.

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des insinuations de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants.

Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellan.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20

S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4-514-410

REMEDE INFAILLIBLE Contre la Consomption

LES AMERS MERVEILLEUX

DE P. DÉPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac, j'avais toujours des points de côté, à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis j'ai pris des Amers de M. Dépati, je suis parfaitement guéri, je ne me sens plus aucun mal. Je suis bien redevenu de ma santé à M. Dépati.

Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Dépati. LAURENT MILLETTE.

Je, soussigné, certifie depuis longtemps que je me suis trouvé en état de consomption, pendant près de quatre ans, je me suis fait soigner par les plus célèbres médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais tous les jours de gros mal de tête, presque toujours suivi de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de M. Dépati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri.

Je recommande bien les Amers de M. Dépati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP, Rue Hypolite.

M. Dépati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ces faibles moyens.

M. Dépati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémothorax, Panaris.

EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

A. BELANGER, Marchand de Meubles.

A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter, quand même ils ne voudraient pas acheter l'assortiment de meubles des mieux

fait et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de restes de meubles de fantaisie, trop longue à énumérer. Le tout marqué à des prix qui défient toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal. Montréal, 24 avril 1874. 5-18-12 f-471

BIBLIOGRAPHIE. LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUI 1874. PAR PAUL DE MALIJAY. GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES D'IMPRESSION. SE VEND CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES. PRIX 50 CENTS 5-26-46-483

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUTS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-38 22.

S. D. LEDOUX, MANUFACTURE DE Faucheuses et Moissonneuses

183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seule sans aucun secours. Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année sont d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction. Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRES-RÉDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES. 5-24-8f-480.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.